

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

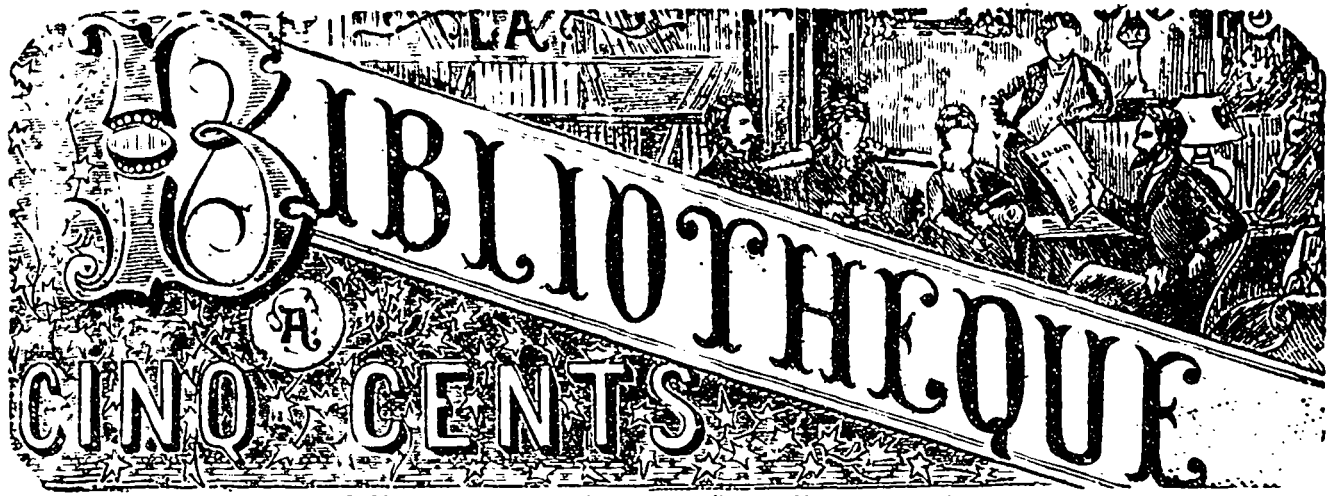
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publiée et imprimée par Dansereau, Bolleau & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTRÉAL. 20 JUILLET 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 15

SERGE PANINE

PAR GEORGES OHNET



Les deux jeunes filles écoutaient debout un récit que leur faisait le prince. (Page 343.)

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

EDITEURS PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 5 JUILLET 1893.

SERGE PANINE

I

Dans un très ancien et très vaste hôtel de la rue Saint Dominique, depuis l'année 1875, s'est installée la maison Desvarennés, une des plus connues du commerce parisien, une des plus considérables de l'industrie française. Les bureaux occupent les deux corps de bâtiments latéraux qui donnent sur la cour, et servaient autrefois de communs, quand la noble famille, dont l'écusson a été gratté au-dessus de la porte cochère, était encore propriétaire de l'immeuble. Madame Desvarennés habite l'hôtel qu'elle a fait magnifiquement restaurer et dans les larges et hautes pièces duquel, avec un goût très sûr, elle a réuni des objets d'art qui sont de véritables merveilles. Rivale redoutable des Darblay, les grands meuniers de France, la maison Desvarennés est une puissance commerciale et politique. Demandez sur la place de Paris des renseignements sur sa solidité : on vous dira que, sans se compromettre, on peut avancer vingt millions sur la signature du chef de la maison. Et le chef de la maison est une femme.

Cette femme est remarquable. Douée d'une admirable intelligence et d'une inébranlable volonté, elle s'était autrefois juré de faire une grande fortune ; elle s'est tenu parole. Fille d'un modeste emballleur de la rue Neuve Coquenard, vers 1848 elle épousa Michel Desvarennés qui était alors garçon chez un grand boulanger de la Chaussée d'Antin. Avec les mille francs que l'emballleur trouva moyen de donner à sa fille, en manière de dot, le jeune ménage loua hardiment une boutique et fonda un petit commerce de boulangerie. Le mari faisait la pâte, cuisait le pain, et la jeune femme, assise au comptoir, tenait la caisse. Ni dimanches ni fêtes la boutique ne fermait. Toujours, à travers les vitres de la devanture, entre deux pyramides de paquets de biscuits roses et bleus, on pouvait apercevoir la figure grave de madame Desvarennés tricotant des bas de laine pour son mari, en attendant la pratique. Avec son front bombé et ses yeux toujours baissés sur son ouvrage, cette femme semblait l'image vivante de la persévérance. Au bout de cinq ans d'un travail sans relâche, riches d'une vingtaine de mille francs économisés sous à sous, les Desvarennés quittèrent les pentes de Montmartre et descendirent dans le centre de la ville. L'ambition leur était venue. Et puis

ils avaient toujours eu confiance. Ils s'installèrent rue Vivienne, dans un magasin resplendissant de dorures, orné de glaces, et dont le plafond, à caissons rehaussés de peintures vives, attirait violemment l'œil des passants. Les vitrines étaient en marbre blanc, et le comptoir, où trônait toujours madame Desvarennés, avait une ampleur digne de la recette qui y était encaissée chaque jour. Les affaires allaient bien et avaient pris un considérable développement. C'était toujours, de la part du ménage Desvarennés, la même assiduité au travail, le même esprit d'ordre. La clientèle seule avait changé. Elle était plus nombreuse et plus riche. La maison avait la spécialité des petits pains pour les restaurants. Michel avait pris aux boulangers viennois le secret de ces boules dorées qui sollicitent l'appétit le plus rebel, et, encadrées dans une serviette damassée artistement pliée, parent si élégamment un couvert.

Ce fut vers cette époque que madame Desvarennés, en faisant le calcul de ce que les meuniers doivent gagner sur la farine qu'ils vendent aux boulangers, eut l'idée de supprimer pour sa maison ces coûteux intermédiaires et de mouliner elle-même son blé. Michel, naturellement timide, fut effrayé quand sa femme lui développa le projet si simple qu'elle venait de former. Habitué à subir la volenté de celle qu'il appelait respectueusement la patronne, et dont il ne fut que le premier commis, il n'osa pas lui tenir tête. Mais, routinier par nature, et haïssant les innovations par faiblesse d'esprit, en lui-même il trembla et s'écria avec angoisse : "Ma femme, tu vas nous ruiner." — La patronne calma les inquiétudes du pauvre homme. Elle tenta de l'échauffer de sa confiance, de l'aider de son espoir. Elle ne réussit pas et passa outre. Un moulin était à vendre à Jouy, sur les bords de l'Oise ; elle le paya comptant. Et, quelques semaines plus tard, la boulangerie de la rue Vivienne ne dépendait plus de personne. Elle fabriqua elle-même sa matière première. Les affaires prirent, à partir de ce moment, une extension considérable. Se sentant apte à conduire de grandes affaires, et, de plus, désireuse de sortir des mesquineries du petit commerce, madame Desvarennés, un beau jour, se mit en tête de soumissionner les fournitures de pain pour les hôpitaux militaires. Elle les obtint, et, dès lors, la maison fut classée parmi les plus importantes. Dans le commerce, en voyant les Desvarennés prendre leur audacieuse volée, les gros bonnets avaient dit : Ils ont de l'ordre, de l'activité ; s'ils ne culbutent pas en route, ils iront loin.

Mais la patronne semblait avoir le don de divination : elle n'opérait qu'à coup sûr. Et, quand elle poussait d'un côté, on pouvait être sûr que le succès était là. Dans toutes ses entreprises la chance était de moitié avec elle. Elle flairait de loin les faillites, et jamais la maison ne fut prise dans une mauvaise affaire. Cependant Michel continuait à trembler. Le premier moulin avait été suivi de beaucoup d'autres ; puis l'ancien système avait paru insuffisant à madame Desvarennés. Elle avait voulu marcher avec le progrès, et elle avait fait construire les admirables minoteries à vapeur qui broient actuellement sous leurs meules pour cent millions de blé par an.

La fortune était entrée fastueusement dans la maison, et Michel tremblait encore. De temps à autre, quand la patronne lançait quelque affaire nouvelle, il risquait son habituelle rengaine : "Ma femme, tu vas nous ruiner." Mais on sentait que ce n'était que pour la forme, et qu'il ne pensait plus lui-même ce qu'il disait. Madame Desvarennés accueillait avec un sourire superbe cette plaintive remontrance et répondait maternellement comme à un enfant : "Va, va, n'aie pas peur." Puis elle se remettait à l'ouvrage et dirigeait avec une fermeté irrésistible l'armée d'employés qui peuplait ses bureaux.

En quinze ans, par des prodiges de volonté et d'énergie, madame Desvarennés était venue de la triste et boueuse rue Neuve Coquenard à l'hôtel de la rue Saint-Dominique. De la boulangerie il n'en était plus question. Il y avait beau temps que la boutique de la rue Vivienne avait été cédée au premier garçon de la maison. Les affaires de farine seules occupaient

madame Desvarennos Elle faisait la loi sur le marché. Et les grands banquiers venaient à son bureau, traiter avec elle de puissance à puissance. Elle n'en était pas devenue plus fière. Elle connaissait trop le fort et le faible de la vie pour avoir de l'orgueil. Sa rondeur ancienne ne s'était pas raidie en morgue hautaine. Telle on l'avait connue commençant les affaires, telle on la retrouvait à l'apogée de sa fortune. Au lieu d'une robe de laine, elle portait une robe de soie, mais la couleur en était restée noire. Son langage ne s'était pas raffiné. Elle avait toujours le même accent brusque et familier. Et, au bout de cinq minutes de conversation avec un haut personnage, elle ne pouvait résister au besoin de l'appeler "mon cher", pour se rapprocher moralement de lui. Avec cela, toujours impérieuse, mais d'une façon plus large. Son commandement avait pris de l'ampleur. Elle avait, en donnant ses ordres, une allure de général en chef. Et il ne fallait pas barguigner, suivant son expression, quand elle avait parlé, et le mieux qu'on pût faire était d'obéir aussi bien et aussi promptement que possible. Cette femme, merveilleusement douée, placée dans une sphère politique, eût été madame Rolland. Née près du trône, elle eût été Catherine. Il y avait du génie en elle, sortie d'en bas, sa supériorité lui avait donné la fortune : partie de haut, son grand esprit eût gouverné le monde.

Pourtant elle n'était pas heureuse. Cette créatrice était restée stérile. Il semblait qu'en elle le cerveau eût absorbé toutes les forces fécondes de l'être. Ou bien, masculinisée par les efforts qu'elle avait faits pour conquérir de haute taille la fortune, elle n'était plus assez femme pour devenir mère. Depuis quinze ans elle était mariée, et son foyer était vide d'un berceau. Dans les premières années elle s'était réjoui de ne pas avoir d'enfant. Où eût-elle trouvé une heure pour s'occuper du petit être ? Les affaires accaparaient tous ses instants. Elle n'avait pas le loisir de s'amuser aux bagatelles. La maternité lui semblait être un luxe de femme riche. Elle, elle avait sa fortune à faire. Et, actionnée à ce combat contre les difficultés de l'entreprise commencée, elle n'avait pas eu le temps de regarder autour d'elle et de s'apercevoir que sa maison était déserte. Elle travaillait du matin jusqu'au soir. Sa vie entière était absorbée par ce labeur. Et quand la nuit venait, accablée par la fatigue, elle s'endormait, la tête bourrée de soucis qui étouffaient les retours de son imagination.

Michel, lui, gémissait, mais en cachette. A cette nature faible et subjective, l'enfant manquait irrésistiblement. Lui, dont la tête était vide de préoccupations, il pensait à l'avenir. Il se disait que le jour où la fortune rêvée serait acquise, il faudrait, pour qu'elle fût véritablement la bienvenue, avoir un héritier à qui la transmettre. A quoi bon être riche, si c'était pour des collatéraux ? Il n'avait devant lui que son neveu Savinien, un gamin désagréable qui le laissait très indifférent. Et puis il avait des préventions à l'égard de son frère qui avait déjà fait plusieurs fois de mauvaises affaires, et au secours duquel il avait fallu venir, pour sauver l'honneur du nom. La patronne n'avait pas hésité et avait dégagé la signature d'un Desvarennos. Elle n'avait point récriminé, ayant le cœur aussi large que l'esprit. Mais Michel s'était senti humilié de voir les siens faire une brèche dans l'édifice financier si laborieusement élevé par sa femme. De là, un mécontentement qui avait grandi peu à peu contre les Desvarennos de l'autre branche, et qui se traduisait par une grande froideur, quand, par hasard, son frère venait à la maison, accompagné de Savinien.

Et puis la paternité de son frère le rendait sourdement jaloux. Pourquoi un fils à cet incapable qui ne réussissait dans aucune de ses entreprises ? Il n'y avait que ces meurt-de-faim pour être favorisés. Lui, Michel, déjà appelé Desvarennos le riche, il n'avait pas d'enfant. Est-ce que c'était juste ? Mais où est la justice en ce monde ?

La première fois que, lui trouvant la mine maussade, la patronne l'avait interrogé, il avait franchement exprimé ses regrets. Mais il avait été si rudement rembarré par sa femme, dans le cœur de laquelle un trouble violent, mais aussitôt comprimé, s'était en un instant produit qu'il n'avait osé revenir à

la charge. Il souffrait donc en silence. Mais il ne souffrait déjà plus seul. Comme un fleuve débordé qui trouve une issue et se répand dans une vallée qu'il inonde, le sentiment de la maternité, si longtemps contenu par la préoccupation des affaires, avait soudainement saisi ma lame Desvarennos. Forte et résistante comme elle l'était, elle lutta et ne voulut pas s'avouer vaincue. Cependant elle devint triste. Sa voix sonnait moins éclatante dans les bureaux, quand elle donnait un ordre. Sa nature énergique était comme alanguie. Maintenant elle cherchait autour d'elle. Elle voyait la prospérité affirmée par un travail incessant, la considération accrue par une probité intacte. Elle était arrivée au but qu'elle s'était marqué, dans ses rêves d'ambition, comme devant être pour elle le paradis. Le paradis était là, mais il y manquait l'ange. Il n'y avait pas d'enfant.

A partir de ce jour une transformation s'opéra en cette femme, lentement mais sûrement, à peine visible pour les étrangers, mais facile à découvrir pour ceux qui vivaient dans son entourage. Elle devint bienfaisante, et donna des sommes importantes, surtout aux aînés d'enfants. Mais quand les religieux qui dirigeaient ces établissements, alléchés par sa générosité, vinrent la trouver pour lui demander de faire partie de leurs conseils d'administration, elle se fâcha, demandant si on se moquait d'elle. En quoi cette marmite pouvait-elle l'intéresser ? Est-ce qu'elle n'avait pas d'autres chiens à peigner ? Elle le donnait, c'était sans doute ce qu'on voulait. Il ne fallait pas lui demander davantage. En réalité elle se sentait faible et troublée en face de l'enfance, et, mécontente de se sentir atteinte dans sa force habituelle, elle réagissait avec violence. Mais, au fond d'elle-même, une voix puissante et inconnue s'élevait, et l'heure n'était pas éloignée où le flot amer de ses regrets allait déborder et s'étaler au grand jour.

Elle n'aimait point Savinien, son neveu, et gardait toutes ses douceurs pour le fils d'une de leurs anciennes voisines de la rue Neuve Coquenard, une petite mercière qui n'avait pas su faire fortune, elle, et continuait à vendre humblement du fil et des aiguilles aux ménagères du quartier. La mercière, la mère Delarue, comme on l'appelait, était restée veuve après un an de mariage. Pierre, son garçon, avait poussé à l'ombre de la boulangerie, berceau de la fortune des Desvarennos. Le dimanche, la patronne lui donnait un croquet et s'amusaient de son habil d'enfant. Descendue à la rue Vivienne, elle ne l'avait pas perdu de vue. Pierre était entré à l'école primaire du quartier et n'avait pas tardé, par son intelligence précoce et son exceptionnelle application, à prendre la tête de la classe. Le garçon était sorti de l'école avec une bourse gagnée au concours de la Ville et avait été placé à Chapel. Ce piocheur, qui était en passe de faire sa position lui-même, et qui ne coûterait rien à sa famille, intéressa prodigieusement madame Desvarennos. Elle trouva entre cette nature rude à la peine et sa nature à elle, une apologie frappante. Elle forma des projets pour l'avenir de Pierre. Elle le voyait entrant à l'École polytechnique et en sortant dans les premiers. Le jeune homme avait le choix entre les mines, les ponts et chaussées ou l'hydrographie. Il hésitait, quand la patronne se présentait et lui offrait d'entrer dans sa maison comme intéressé. Elle lui faisait un pont d'or. Et, avec ses capacités hors ligne, il ne tardait pas à donner aux affaires de la maison une impulsion nouvelle. Il trouvait des perfectionnements dans l'outillage, et arrivait triomphalement à défier toute concurrence. C'était un songe heureux qu'elle faisait et dans lequel Pierre était pour elle un véritable fils. Sa maison devenait la sienne. Elle l'accaparait complètement. Mais tout à coup une ombre passait sur ce mirage de son bonheur. La mère, la petite mercière, orgueilleuse de son garçon, consentirait-elle à se laisser déposer au profit d'une étrangère ? Oh ! si Pierre avait été orphelin ! Mais on ne pouvait pas prendre son fils à une mère. Et madame Desvarennos arrêta son imagination lancée à plein vol dans les rêves. Elle suivait Pierre d'un regard anxieux, mais elle se défendait de disposer de l'enfant. Il ne lui appartenait pas.

Le cœur de cette femme, arrivé à trente-cinq ans et conser-

véo toute jeune par le travail, était donc profondément tourmenté par des agitations sourdes qu'elle s'efforçait, mais vainement de dominer. Elle se cachait surtout de son mari dont elle craignait les gémissants bavardage. Si elle lui avait une seule fois montré sa faiblesse, il l'eût tous les jours accablée du fardeau de ses regrets. Cependant un incident bien imprévu la mit à la discrétion de Michel.

L'hiver était venu, ramenant décembre et la neige. Le temps, cette année-là, fut exceptionnellement détestable, la circulation dans les rues devint presque impossible, et les affaires, par force majeure, se trouvèrent à peu près suspendues. La patronne, quittant ses bureaux inoccupés, remontait maintenant de bonne heure dans son appartement, et le ménage passait ses soirées en tête-à-tête. Ils étaient là, tous deux, au coin du feu, assis en face l'un de l'autre, dans la chaise longue alanguissante de la chambre. Un abat-jour épais concentrait la lumière de la lampe sur la table chargée d'objets de prix. Le plafond obscur était de temps en temps confusément éclairé par une lueur qui jaillissait du foyer et faisait briller l'or des corniches. Enfoncés dans des fauteuils profonds, les deux époux caressaient chacun, sans le dire, leur rêve favori. Madame Desvarennes voyait près d'elle une petite fille blanche et rose, trotinant sur le tapis d'un pas mal assuré. Elle entendait ses paroles. Elle comprenait ce langage intraduisible pour tout autre qu'une mère. Puis l'heure du coucher venait. L'enfant, les pièces lourdes, laissait sa tête blonde rouler sur son épaule. Madame Desvarennes la prenait dans ses bras et la déshabillait doucement, en baissant ses bras nus, potelés et frais. C'était une jouissance exquise qui lui remuait délicieusement le cœur. Elle voyait le berceau, elle dévorait la petite fille des yeux. Elle savait bien que ce tableau était menteur. Mais peu lui importait : elle voulait le voir longtemps, s'en rassasier avec ivresse. C'était autant de gagné sur la tristesse de la réalité. La voix de Michel vint l'arracher à sa contemplation. "Ma femme, disait-il, c'est la nuit de Noël. Puisque nous ne sommes que nous deux, si tu mettais ta pantoufle dans la cheminée ?" Madame Desvarennes se souleva. Ses yeux, vaguement, se tournèrent vers l'âtre dans lequel le feu achevait de mourir, et, au coin du large montant de marbre sculpté, elle entrevit, l'espace d'une seconde, un petit soulier long comme un doigt, celui de l'enfant qu'elle aimait dans son rêve. Puis la vision s'évanouit, elle ne vit plus rien que son foyer désert. Un élanement aigu déchira son cœur gonflé, un sanglot monta jusqu'à ses lèvres, et, lentement, deux larmes coulèrent sur ses joues. Michel, tout pâle, la regardait en silence. Il lui tendit la main : "Tu y pensais, n'est-ce pas ?" dit-il seulement d'une voix tremblante. Madame Desvarennes baissa deux fois silencieusement la tête. Et, sans ajouter une parole, les deux époux tombèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

A partir de ce jour ils ne se cachèrent plus rien et mirent en commun leurs regrets. La patronne se dédommagea de son long mutisme par une confession complète, et Michel, pour la première fois de sa vie, connut, jusque dans les derniers replis l'âme profonde de sa compagne. Cette femme si énergique, si obstinée, était comme abattue. Les ressorts de sa volonté s'étaient détendus. Elle avait des découragements et des lassitudes jusque-là ignorés. Le travail la fatiguait. Elle ne descendait plus dans ses bureaux. Symptôme plus grave, elle parlait de se retirer des affaires. La campagne la tentait. N'étaient-ils pas assez riches ? Avec leurs goûts simples, tant d'argent ne leur était pas nécessaire. En réalité ils n'avaient pas de besoins. Ils s'en iraient dans quelque belle propriété aux environs de Paris et vivraient là, en plantant leurs choux. Pourquoi travailler, puisqu'ils n'avaient pas d'enfant ? Michel acquiesçait à ses projets. Depuis longtemps, lui, il avait le désir du repos. Souvent il avait craint que l'ambition de la patronne ne les entraînaît trop loin. Mais puisqu'elle s'arrêtait d'elle-même, tout était pour le mieux.

Sur ces entrefaites, leur notaire les prévint, qu'aux portes de leur usine, le domaine de Cernay allait être mis en vente. Bien souvent, en suivant la route de Jouy pour aller à la mi-

noterie, madame Desvarennes avait remarqué le château, qui devait gracieusement, dans une tranchée de verdure, les toits d'ardoise de ses tourelles. Le comte de Cernay, dernier descendant d'une grande famille, venait d'y mourir d'épuisement après une existence endiablée, ne laissant derrière lui que dette et une petite fille âgée de deux ans. Tout allait être vendu par autorité de justice.

De lamentables complications avaient attristé les dernières heures du comte. L'huissier était entré au château en même temps que le médecin des morts, et peu s'en fallut qu'on ne posât les affiches pour la saisie en même temps que les tentures noires pour l'enterrement. La petite Jeanne, l'orpheline, effarée au milieu des désordres de cette fin misérable, voyant des hommes inconnus entrer dans le salon le chapeau sur la tête, entendant parler haut et avec arrogance, s'était réfugiée dans la lingerie. Ce fut là que madame Desvarennes la trouva jouant, tristement vêtue d'une petite robe d'alpaga, ses beaux cheveux dénoués sur les épaules, le regard étonné des choses qu'elle venait de voir, silencieuse, n'osant courir et chanter comme autrefois, dans cette grande maison désolée d'où le maître venait de partir pour toujours. Avec ce vague instinct des enfants abandonnés qui cherchent à se rattacher à quelqu'un ou à quelque chose, la petite Jeanne alla à madame Desvarennes. Celle-ci, toujours prompte à la protection, et avide de maternité, prit l'enfant dans ses bras. La femme du jardinier lui servait de guide pour la visite qu'elle faisait au travers de la propriété. Madame Desvarennes l'interrogea. Elle ne savait rien de l'enfant, si ce n'est qu'à l'office, le soir, quand on parlait des maîtres, on disait que des parents, on ne lui en connaissait pas. Le comte n'avait plus qu'une tante mariée en Angleterre à un très grand Seigneur, mais qu'il avait cessé de voir depuis longtemps. La petite était donc réduite à la mendicité, puisque le château allait se vendre. La jardinière, qui était une brave femme, voulait garder l'enfant jusqu'au changement de propriétaire. Mais, une fois le nouveau venu installé, elle irait bien certainement faire sa déclaration au maire et conduire l'orpheline aux enfants assistés.

Madame Desvarennes écoutait en silence. Une seule parole l'avait frappée dans ce qu'avait dit la jardinière. L'enfant était sans appui, sans lien, et abandonnée comme un pauvre chien perdu. Elle était jolie, la petite, et quand elle attachait le regard de ses grands yeux profonds sur cette mère improvisée qui la serrait si tendrement contre sa poitrine, elle semblait la supplier de ne plus jamais la reposer à terre, de l'emporter loin de ce deuil qui troublait son esprit, loin de cet abandon qui glaçait son cœur. Madame Desvarennes, très superstitieuse, comme les femmes du peuple, se prit à penser que peut-être c'était la Providence qui l'avait amenée à Cernay ce jour-là et avait ainsi placé cette enfant sur son chemin. C'était peut-être une revanche que le ciel lui accordait, en lui donnant cette fille qu'elle avait tant désirée. Sans hésiter, comme elle faisait tout, elle laissa son nom à la jardinière, porta la petite Jeanne à sa voiture et la ramena à Paris, se promettant de faire des démarches pour lui retrouver sa famille. Un mois après, le domaine de Cernay lui plaisait et les recherches pour découvrir les parents de Jeanne n'ayant point abouti, madame Desvarennes entra en possession du château, et de l'enfant par-dessus le marché.

Michel accueillit la petite fille sans enthousiasme.

Cette étrangère le laissa assez indifférent. En admettant qu'on adoptât un enfant, il eût préféré un garçon. La patronne, elle, était dans le ravissement. Ses instincts maternels, si longtemps étouffés, se développaient enfin librement. Elle faisait des projets pour l'avenir. Son énergie avait reparu, elle parlait maintenant haut et ferme. Mais, dans son attitude, se révélait un contentement intérieur qu'on n'avait jamais remarqué jusque-là et qui la faisait plus douce et plus bienveillante. Elle ne parlait plus de se retirer des affaires. Le découragement qui s'était emparé d'elle avait cessé comme par enchantement. La maison, si triste pendant quelques mois, était redevenue bruyante et gaie. L'enfant, comme un rayon de soleil, avait dissipé tous les nuages.

C'est alors que se produisit le phénomène qui devait avoir une influence si considérable sur la vie de madame Desvarences. Au moment où la patronne, pourvue par le hasard de l'héritière tant souhaitée, goûtait un bonheur sans mélange, elle constata avec une surprise pleine de trouble qu'elle deviendrait mère. Au bout de seize ans de mariage, cette découverte fut presque une déconvenue pour elle. Ce qui l'eût ravi autrefois, lui causait de la frayeur à présent. Elle, presque une vieille femme, la nature n'en fait jamais d'autres ! Ce fut une rumeur incroyable, dans le commerce, quand la nouvelle se répandit. Les Desvarences de la branche cadette, qui avaient déjà vu avec une médiocre satisfaction l'arrivée et l'installation de la petite Jeanne à la maison, firent encore une bien plus piteuse figure quand ils apprirent qu'il fallait renoncer à la formidable succession qu'ils avaient si souvent caressée dans leurs rêves. Ils ne perdirent cependant pas tout espoir. Un accident était possible. Il n'y en eut point. La Providence leur envoya une petite fille qui fut nommée Micheline en l'honneur de son père. La patronne avait le cœur assez large pour aimer deux enfants. Elle garda l'orpheline qu'elle avait recueillie, et l'éleva comme si elle était sa véritable fille.

Cependant il y eut bientôt entre la façon dont elle aimait Jeanne et celle dont elle aimait Micheline une énorme différence. Cette mère eut pour son enfant une de ces passions exclusives, ardentes, folles, qui sont celles des tigresses pour leurs petits. Elle n'avait jamais eu d'amour pour son mari. Toutes les tendresses qui s'étaient amassées dans son cœur s'épanouirent, et ce fut comme un printemps. Cette autocrate, qui n'avait jamais supporté la contradiction, et devant laquelle tout son entourage pliait de gré ou de force, fut menée à son tour. Le bronze de son caractère devint de la cire entre les menottes roses de sa fille. La femme de commandement fila doux devant cette tête blonde. Il n'y eut rien d'assez beau pour Micheline. Tous ses désirs furent satisfaits. La mère eût possédé le moule qu'elle l'eût mis aux pieds de l'enfant. Une larme de cette créature adorée la bouleversait. Dans les circonstances les plus importantes, la patronne ayant dit : non, Micheline arrivait qui disait : oui, et la volonté jusque-là inébranlable de madame Desvarences se subordonnait au caprice d'une enfant. On le savait dans l'entourage et on en jouait. Cette manœuvre, bien que madame Desvarences l'eût, dès le premier instant, percée à jour, réussit chaque fois. Il semblait que la mère éprouvait une secrète joie à prouver en toutes circonstances l'adoration sans bornes qu'elle avait vouée à sa fille. Elle disait souvent "jolie comme elle est et riche comme je la ferai, quel époux sera digne de Micheline ? Mais si elle m'en croit, quand il sera temps de choisir, elle prendra un homme remarquable par son intelligence, elle lui donnera sa fortune comme un marchepied, et elle le poussera aussi loin qu'il lui plaira d'aller."

Intérieurement elle pensait à Pierre Delarue qui venait d'entrer le premier à l'École polytechnique et qui semblait promis à la plus brillante carrière. Cette femme, née dans le peuple, ayant l'orgueil de son origine, cherchait un roturier pour lui mettre dans la main un outil d'or assez puissant pour remuer le monde.

Micheline avait dix ans quand son père mourut. Michel ne fit pas, hélas, un grand vide dans la maison. On porta son deuil. Mais c'est à peine si on remarqua qu'il était absent. Sa vie entière avait été une absence. Madame Desvarences, c'est triste à dire, se sentit plus maîtresse de sa fille quand elle fut veuve. Elle était jalouse de toutes les affections de Micheline, et chacun des baisers que l'enfant donnait à son père, paraissait à la mère lui avoir été volé à elle. A cette farouche et exclusive tendresse, il fallait la solitude autour de l'être chéri.

C'est alors que madame Desvarences fut vraiment dans le plein de sa splendeur. Elle avait comme grandi ; sa taille s'était redressée, vigoureuse et puissante. Ses cheveux grisonnants donnaient à l'air de son visage une sorte de majesté. Entourée sans cesse d'une cour de clients et d'amis, elle semblait une souveraine. La fortune de la maison ne se chiffrait

plus. On disait de madame Desvarences qu'elle ne connaissait pas sa richesse.

Jeanne et Micheline grandissaient au milieu de cette prospérité colossale. L'une, grande, brune, avec des yeux d'un bleu changeant comme celui de la mère. L'autre, frêle, blonde, avec des yeux noirs mélancoliques et rêveurs. Jeanne, fière, capricieuse et mobile, — Micheline, simple, douce et tenace. La brune tenait de son père viveur et de sa mère fantasque une nature violente et passionnée. La blonde était facile et bonne comme Michel, mais résolue et ferme comme madame Desvarences. Ces deux natures opposées s'étaient accordées. Micheline aimait sincèrement Jeanne. — Jeanne sentant la nécessité de vivre en bonne intelligence avec Micheline, l'idole de sa mère, mais, au fond, supportant avec peine les inégalités qui commençaient à se produire dans la façon dont les familiers de la maison les traitaient l'une et l'autre. Elle trouvait ces adulations blessantes, comme elle avait trouvé injustes les préférences de madame Desvarences envers Micheline.

Tous ces griefs amassés firent un matin concevoir à Jeanne le désir de quitter cette maison où elle avait été élevée, mais où elle se sentait maintenant humiliée. Et, prétextant le désir d'aller en Angleterre voir cette riche parente de son père, qui, la sachant dans une situation brillante, avait cru pouvoir impunément se souvenir d'elle, elle demanda à madame Desvarences l'autorisation de s'éloigner pour quelques semaines. Elle voulait tâter le terrain en Angleterre, et se renseigner sur l'aveur que sa famille pouvait lui assurer. Madame Desvarences se prêta à cette fantaisie, ne soupçonnant pas les véritables motifs de la jeune fille. Et Jeanne, bien accompagnée, fut conduite en Ecosse dans le château de sa parente.

Madame Desvarences était, d'ailleurs, au comble de ses vœux, et un événement qui venait de se produire la distraignait de toute autre préoccupation. Micheline, déférant aux désirs de sa mère, s'était décidée à se laisser fiancer à Pierre Delarue qui venait de perdre sa mère et dont la situation grandissait chaque jour. La jeune fille, habituée à traiter Pierre comme un frère, avait facilement consenti à l'accepter comme futur époux.

Jeanne, partie depuis près de six mois, était revenue plus grave et fort désillusionnée sur le compte de sa famille. Elle avait trouvé beaucoup de bienveillance et une grande affabilité, recueilli force compliments sur sa beauté, qui était vraiment remarquable, mais n'avait trouvé aucun encouragement à ses velléités d'indépendance. Elle rentrait donc au logis, résolue à n'en plus sortir que mariée. Elle arrivait dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique au moment où Pierre Delarue, assoiffé d'ambition, quittait sa fiancée, ses amis, et Paris, pour aller faire, en Algérie et sur les côtes de Tunisie, un considérable travail qui devait achever de le mettre hors de pair. En s'éloignant, le jeune homme ne se doutait pas que Jeanne revenait d'Angleterre, à la même heure, ramenant le malheur pour lui, incarné en la personne d'un très charmant cavalier, le prince Serge Panine, qui lui avait été présenté à Londres dans un grand bal de la *Season*. Mademoiselle de Ceruay, usant de la liberté anglaise, revenait, escortée seulement d'une femme de chambre, en compagnie du prince. Le voyage avait été délicieux. Ce tête-à-tête plaisait aux deux jeunes gens et, en descendant du train, on s'était promis de se revoir. Les hasards des bals officiels facilitèrent le rapprochement. Et Serge, présenté à madame Desvarences comme un ami d'Angleterre, devint bientôt le danseur le plus assidu de Jeanne et de Micheline. C'est ainsi qu'entra dans la maison, sous le prétexte le plus futile, l'homme qui devait y jouer un rôle si important.

II

Un matin du mois de mai 1879, un jeune homme, fort élégamment mis, descendit d'un coupé très bien tenu devant la porte de la maison Desvarences. Le jeune homme passa vivement devant le gardien en uniforme, décoré de la médaille militaire, qui se tient continuellement près de l'entrée pour

donner des indications aux personnes qui vont dans les bureaux. Il poussa le bouton, habillement dissimulé, d'une petite percée dans le mur. Un ressort claqua, et le battant de chêne, en s'ouvrant, livra passage au visiteur qui se trouva dans une antichambre à laquelle aboutissaient plusieurs couloirs. Au fond d'un large fauteuil un garçon de bureau était assis, lisant le journal et ne prêtant même pas une oreille distraite aux conversations en sourdine d'une dizaine de solliciteurs qui attendaient patiemment que leur tour d'audience arrivât. En voyant entrer le jeune homme par la porte dérobée, le garçon de bureau se leva ; il laissa tomber son journal sur le fauteuil, souleva précipitamment sa calotte de velours noir en ébauchant un sourire, et fit deux pas en avant.

— Bonjour, mon vieux Félix, dit le jeune homme en adressant un salut amical au garçon de bureau, ma tante est-elle là ?

— Oui, monsieur Savinien, madame Desvarences est à son bureau, mais elle est depuis une heure en grande conférence avec le sous-chef de la comptabilité du ministère de la guerre.

Et, en prononçant ces paroles, le vieux Félix prit un air mystérieux et important qui dénotait quelle gravité prenaient dans son esprit les débats qui avaient lieu dans la pièce voisine.

— Vous voyez, poursuivit-il en montrant au neveu de madame Desvarences l'antichambre pleine de monde, en voilà que madame fait attendre depuis ce matin qu'elle ne recevra peut-être pas...

— Il faut pourtant que je la voie, murmura le jeune homme.

Il réfléchit un instant, puis, prenant son parti :

— Monsieur Maréchal est chez lui ?

— Oui, monsieur, certainement. Si monsieur veut le permettre, je vais l'annoncer.

— C'est inutile.

Et, passant rapidement, le jeune homme entra dans le cabinet attenant à celui de madame Desvarences.

Assis devant une large table en bois noir couverte de dossiers et de notes, travaillait un jeune homme d'une trentaine d'années, mais paraissant plus vieux que son âge. Le front dégarni par une calvitie précoce, les tempes déjà plissées par un réseau de rides, annonçaient les souffrances excessives d'une vie de luttés et de privations ou les joies épuisantes d'une existence de dissipation et de plaisir. Cependant les yeux clairs et purs n'étaient point ceux d'un débauché, et le nez droit, solidement attaché au front, était celui d'un chercheur. Que ce fût pour avoir trop joui ou pour avoir trop souffert, l'homme était vieux avant le temps.

En attendant la porte de son cabinet s'ouvrit, il leva les yeux, porta sa plume, et faisait déjà un mouvement pour aller au-devant du visiteur, quand celui-ci l'arrêta vivement par ces mots :

— Ne bougez pas, Maréchal, ou je m'en vais ! Je suis entré chez vous en attendant que ma tante Desvarences pût me recevoir. Mais si je vous dérange, j'irai faire un tour en fumant un cigare et je reviendrai dans trois quarts d'heure.

— Vous ne me dérangez pas, monsieur Savinien, pas assez souvent surtout, car, soit dit sans reproches, voilà plus de trois mois qu'on ne vous a vu. Tenez, le courrier est terminé. J'écrivais les dernières adresses.

Et prenant sur le bureau une épaisse liasse de lettres, Maréchal la montra à Savinien.

— Diable ! Il paraît que les affaires marchent toujours bien ici.

— De mieux en mieux.

— Vous faites des montagnes de farine.

— Hautes comme le Mont-Banc. Et puis, maintenant, nous avons une flotte.

— Comment, une flotte ? s'écria Savinien dont la figure exprima à la fois le doute et la surprise.

— Oui, une flotte à vapeur. L'année dernière madame Desvarences n'a pas été satisfaite de l'état dans lequel ses blés du Levant lui sont arrivés. Il y avait eu des avaries par suite

d'un arrimage défectueux. La maison a fait une réclamation au service des transports maritimes : la réclamation a été médiocrement accueillie. Madame Desvarences s'est fâchée, et, maintenant, nous faisons nos transports nous-mêmes. Nous avons des comptoirs à Smyrne et à Odessa.

— C'est fabuleux ! Et si cela continue, ma tante va avoir une administration qui sera aussi importante que celle d'un état européen !... Oh ! Vous êtes bien heureux, vous autres ! Vous êtes occupés !... Moi je m'amuse ! Et si vous saviez comme ça m'ennuie ! Je me dessèche, je me consume, j'ai la nostalgie des affaires !...

Et en disant ces mots, le jeune monsieur Desvarences laissait échapper un douloureux gémissement.

— Il me semble, repartit Maréchal, qu'il ne dépend que de vous d'en faire, des affaires, autant et plus que qui ce soit ?

— Vous savez bien que non, soupira Savinien, ma tante s'y oppose...

— Quelle erreur ! reprit vivement Maréchal. J'ai entendu vingt fois madame Desvarences regretter que vous fussiez désœuvré. Entrez dans la maison : on vous fera une belle situation dans les bureaux.

— Dans les bureaux ! s'écria amèrement Savinien. Voilà le grand mot lâché !... Mais voyons, mon ami, croyez-vous qu'une organisation comme la mienne soit faite pour se plier aux vulgarités d'un travail d'expéditionnaire ? Suivre le train des affaires courantes ! Faire de la paperasse ! Devenir un employé ! Moi ? Avec ce que j'ai dans le cerveau ?

Et, se levant brusquement, Savinien se mit à arpenter le plancher du cabinet, en secouant, de l'air dédaigneux d'un Atlas portant le monde sur ses épaules, sa petite tête au front étroit sur lequel était plaquée une mèche de cheveux blancs frisés au petit fer.

— Oh ! Je sais quel est le fond de l'affaire. Ma tante est jalouse de moi, parce que je suis un homme à idées ! — Et le gommeux ricanait en soulignant le mot. — Elle a rêvé de m'ensevelir dans un travail abrutissant, poursuivit-il, mais je ne me laisserai pas faire ! Je sais ce qu'il me faut ! C'est l'indépendance de l'esprit lancé à la recherche des grands problèmes ! C'est le champ libre pour appliquer mes découvertes. Mais la règle fixe, la loi commune ? Je ne pourrais pas m'y soumettre !

— C'est comme les examens, dit Maréchal, en regardant d'un air innocent le jeune Desvarences qui se dressait de toute sa hauteur : les examens n'ont jamais dû vous aller ?

— Jamais, affirma énergiquement Savinien. On a voulu me faire entrer à l'École polytechnique : impossible ; à l'École centrale, pas davantage. J'ai stupéfié les examinateurs par la nouveauté de mes idées. Ils m'ont refusé.

— Dame, reprit bonnement Maréchal, si vous avez commencé par bouleverser leurs théories...

— Voilà ! s'écria Savinien triomphant. Mais c'est plus fort que moi, il faut que je laisse le cours libre à mon imagination. Et on ne saura jamais tout ce que ce tour particulier de mon esprit m'a coûté ! Dans ma famille même on ne me prend pas au sérieux. Ma tante Desvarences me défend toute espèce d'entreprises, sous prétexte que je porte son nom et que je pourrais le compromettre, et cela, parce qu'à deux reprises je n'ai pas réussi. Ma tante a payé, c'est vrai. Mais croyez-vous qu'il soit généreux à elle d'abuser de ma situation pour m'interdire la lutte ? Est-ce à trois ou quatre faillites près qu'on juge les inventeurs ? Si ma tante m'avait laissé faire, je le sens, j'aurais étonné tout le monde.

— Elle a surtout craint, dit simplement Maréchal, de vous voir étonner le tribunal de commerce.

— Oh ! voilà que vous aussi, gémit Savinien, vous vous lieuez avec mes ennemis ! Vous vous moquez de moi.

Et le jeune Desvarences se laissa retomber avec accablement dans son fauteuil. Il se mit à se lamenter. Il était pourtant assez malheureux de se sentir incompris. Sa tante lui servait une pension de trois mille francs par mois, à condition qu'il ne ferait œuvre de ses dix doigts. Était-ce moral cela ?

Alors lui, avec une sève exubérante comme la sienne, il lui fallait se dépenser, s'user... Et il s'était jeté à corps perdu dans les agitations fiévreuses de la vie à outrance. Il ne sortait pas des théâtres, des clubs, des restaurants et des boudoirs. Il y perdait son temps, son argent, ses illusions et ses cheveux. Il en gémissait, mais il continuait, pour faire quelque chose. Avec une sombre ironie il s'intitulait le forçat du plaisir. Et malgré tous ces excès dévorants, il prétendait qu'il ne pourrait arriver à stériliser son imagination. A milieu des folies les plus enragées, à souper, au choc des verres, dans l'excitation du moment, il lui venait des inspirations, il avait des rayons, il faisait des découvertes prodigieuses !

Et comme Maréchal hasardait un timide : oh !... empreint d'incrédulité, Savinien se mit en colère. Oui, il avait inventé quelque chose d'étonnant, il entrevoyait la fortune à brève échéance, et il trouvait que le marché fuit avec sa tante était une véritable duprie. Aussi il venait pour le rompre et reprendre la liberté.

Maréchal regardait Savinien pendant que le jeune homme lui défilait avec animation ses ambitieux projets. Il scrutait ce front plat où le gommeux prétendait qu'étaient renfermées tant de belles idées. Il mesurait cette taille grêle et voûtée par les fatigues d'une vie abrutissante, et se demandait quelle lutte ce dégénéré était en état de soutenir contre les difficultés d'une entreprise. Un sourire passa sur ses lèvres. Il connaissait trop Savinien pour ne pas savoir que celui-ci était en proie à un de ces accès de mélancolie qui s'emparaient de lui quand les fonds étaient bas. Dans ces occasions, qui se renouvelaient fréquemment, le jeune homme avait des retours de vocation que madame Desvarences arrêtait d'un mot : Combien ? Savinien se faisait tirer l'oreille pour consentir à renoncer aux bénéfices assurés, disait-il, qui lui promettaient l'affaire projetée. Enfin il capitulait, et, la poche bien garnie, lesté et joyeux, il retournait à ses boudoirs, à ses champs de course, à ses restaurants à la mode, et redevenait plus que jamais le forçat du plaisir.

— Et Pierre ? dit soudain le jeune Desvarences en changeant brusquement d'idées. Avez-vous de ses nouvelles ?

Maréchal était devenu sérieux. Un nuage semblait être descendu sur son front ; et ce fut gravement qu'il répondit à la question de Savinien. Pierre Delarue était toujours en Orient. Il se dirigeait vers Tunis dont il explorait les côtes. Il s'agissait de la fameuse mer intérieure qu'il était question de rétablir en amenant la mer à travers les shoots : une entreprise colossale dont le résultat devait être considérable pour l'Algérie. Le climat serait complètement changé, et la valeur de la colonie décuplerait, car elle deviendrait le pays le plus fertile du monde. Il y avait près d'un an que Pierre s'était attelé à cette affaire, et, avec une passion sans égale, il vivait loin des siens, loin de sa fiancée, ne voyant que le but à atteindre, se faisant sourd à tout ce qui aurait pu le distraire de l'œuvre grandiose à la réussite de laquelle il rêvait de contribuer glorieusement.

— Et qu'est-ce qu'on dit ? reprit Savinien avec un mauvais sourire, que, pendant son absence, un brillant jeune homme est occupé à lui enlever sa fiancée ?

A ces mots Maréchal fit un brusque mouvement.

— C'est faux ! interrompit-il, et je ne comprends pas que vous, monsieur Desvarences, vous vous fassiez le colporteur d'une semblable histoire. Admettre que mademoiselle Micheline puisse manquer à sa parole, rompre ses engagements, c'est la calomnie, et si tout autre que vous...

— La, la, mon cher ami, dit en riant Savinien, ne vous emportez pas, vous vous en porterez mieux, comme dit un vieil adage. Ce que je vous conte à vous, je ne le conterais pas au premier venu. D'ailleurs je ne suis que l'écho d'un bruit qui court le monde depuis trois semaines. On désigne même celui à qui serait réservé l'honneur et le plaisir d'une si brillante conquête. C'est le prince Serge Panine, pour ne point le nommer.

— Le prince Panine, puisqu'il s'agit de lui, reprit Maréchal

n'a pas mis les pieds chez madame Desvarences depuis trois semaines. Ce n'est pas là le fait d'un homme en passe d'épouser la fille de la maison...

— Mon cher, je vous répète ce que j'entends dire ; pour moi je n'en sais pas davantage ; je me suis, depuis près de trois mois, tenu à l'écart. Et, d'ailleurs, peu m'importe que Micheline soit bourgeoise ou princesse, femme de Delarue ou épouse de Panine. Je n'en serai ni plus riche ni plus pauvre, n'est-il pas vrai ? Donc je n'en ai nul souci. La chère enfant aura certes assez de millions pour être d'une défiance facile. Et sa sœur d'adoption, l'imposante mademoiselle Jeanne, que devient-elle ?

— Ah ! pour mademoiselle de Cernay, c'est une autre affaire ! s'écria Maréchal.

Et comme s'il était désireux d'entraîner la conversation dans une direction opposée à celle où Savinien l'avait conduite un instant, il se mit à parler avec abondance de la fille adoptive de madame Desvarences. Elle avait produit une vive impression sur un des intimes de la maison, le banquier Cayrol, et celui-ci avait offert à la belle Jeanne sa fortune et son nom. Ce fut une cause d'ébahissement profond pour Savinien. Comment ! Cayrol ? L'auvergnat âpre et serré ? Une fille sans fortune ? Cayrol *Silèx*, comme on le nommait dans le monde des affaires à cause de sa dureté ! Ce coffre-fort vivant renfermait donc un cœur.

Il fallait le croire, puisque contenant et contenu étaient aux pieds de mademoiselle de Cernay. Cette étrange fille était vraiment vouée aux millions. Elle avait failli être l'héritière de madame Desvarences, et maintenant voilà que Cayrol se mettait en tête de vouloir l'épouser. Mais ce n'était rien encore. Et quand Maréchal déclara à Savinien que la belle Jeanne refusait net de devenir la femme de Cayrol, ce fut une tempête d'exclamations et un délire de joie. Elle refusait ! Ah ça ! Mais elle était folle ! Un mariage inespéré. Car enfin elle n'avait pas le sou et des habitudes de dépense. Elle avait été élevée comme si elle devait vivre dans la soie et le velours, rouler carrosse et ne s'occuper que de son plaisir. Quelle raison donnait-elle pour refuser ? Aucune. Hautaine et dédaigneuse, elle avait déclaré qu'elle n'aimait point "*cet homme*" en parlant de Cayrol. Une petite fille qui se nommait "de Cernay" comme il pouvait se nommer lui "des Batignolles," s'il lui plaisait : la fille d'un comte et d'une chanteuse très connue ! Elle descendait des croisades en passant par le Conservatoire ! Et elle refusait Cayrol en l'appelant "*cet homme* !" C'était vraiment drôle. Et qu'est-ce qu'il disait de l'aventure, le bon Cayrol ?

Comme Maréchal déclarait que le banquier n'avait pas été refroidi par cet accueil peu encourageant, Savinien s'écria que c'était bien nature. La belle Jeanne méprisait Cayrol, et Cayrol l'adorait. C'était dans l'ordre ; il avait toujours vu les choses se passer ainsi. Il connaissait si bien l'article ! Ce n'était pas à lui qu'on pouvait en remonter sur le chapitre des femmes. Il en avait connu et de plus difficiles à brider que la fière mademoiselle de Cernay.

Au fond du cœur de Savinien un vieux levain de haine était resté contre Jeanne, du temps où la branche cadette des Desvarences avait pu craindre que le superbe héritage n'allât à la fille adoptée. Savinien avait perdu l'inquiétude, mais il avait gardé l'animosité. Et tout ce qui pouvait arriver de fâcheux ou de pénible à Jeanne devait trouver en lui un spectateur disposé à applaudir. Il allait pousser Maréchal à compléter ses confidences. Il s'était levé, et, appuyé sur la tablette du bureau, la mine émoussée et gourmande, il s'appêtait à questionner, quand, à travers la porte qui conduisait au cabinet de madame Desvarences, un murmure de voix confus se fit entendre. Au même moment la porte s'entr'ouvrit, retenue par une main nerveuse, une main de femme, carrée cependant et aux doigts courts, une main volontaire et énergique. En même temps, les dernières paroles échangées entre la patronne et le chef de bureau arrivèrent distinctement. C'était madame Desvarences qui parlait, et sa voix sonnait claire et nette, un peu

montée et comme frémissante. Il y avait dans son accent comme une nuance de colère.

— Mon cher monsieur, vous direz au ministre que ça ne me convient pas ! Ce n'est pas l'usage de la maison. Voilà trente-cinq ans que je fais les affaires ainsi et je m'en suis toujours bien trouvée. Je vous salue...

La porte du cabinet, opposée à celle que madame Desvarennes tenait, se referma, et un pas léger, celui du chef de bureau, glissa dans le corridor. La patronne parut.

Maréchal s'était levé avec empressement. Quant à Savinien, toutes ses belles résolutions semblaient s'être évaporées au son du bureau, et, assis sur un canapé de cuir, masqué par un fauteuil, il se tenait coi.

— Comprenez-vous ça, Maréchal ? dit madame Desvarennes, ils veulent m'imposer un agent du ministère à demeure à l'usine, sous prétexte de contrôle ! Ils prétendent que tous les fournisseurs militaires se sont soumis à cette obligation. Ah ! ça, est-ce qu'ils nous prennent pour des voleurs, ces gaillards-là ? Voilà la première fois qu'on a l'air de me suspecter. Et ma foi, la moutarde m'est montée au nez. Il y avait une heure que je discutais avec cet employé, qu'ils m'ont envoyé. " Mon cher monsieur, lui ai-je dit, c'est à prendre ou à laisser. Partons de ceci : je n'ai pas besoin de vous et vous avez besoin de moi. Si vous ne m'achetez pas ma farine, je les vendrai à d'autres. Je n'en suis pas embarrassée. Mais quant à avoir chez moi quelqu'un qui sera aussi maître que moi et peut-être plus, jamais ! Je suis trop vieille maintenant pour changer mes habitudes. " Là-dessus le chef de bureau est parti. Voilà ! Si le ministre n'est pas content, il ira le dire à Rome. Et puis il change tous les quinze jours, leur ministre ! On ne sait jamais à qui on a affaire ! Bien le bonjour !

Tout en causant avec Maréchal, madame Desvarennes marchait dans le cabinet. C'était toujours la même femme au front large et bombé. Ses cheveux, qu'elle portait lissés et en bandeaux, avaient grisonné, mais l'éclat de ses yeux noirs n'en paraissait que plus vif. Elle avait gardé ses dents fort belles, et son sourire était resté jeune et charmant. Elle parlait avec animation, comme de coutume, avec des gestes d'homme. Elle se campait devant son secrétaire, semblant le prendre à témoin de l'excellence de son droit. Pendant une heure, avec ce personnage officiel, il lui avait fallu se contenir. Elle se dédommageait auprès de Maréchal, disant tout nettement sa pensée, sans pose et sans morgues aucunes. Tout à coup elle aperçut Savinien qui attendait pour se montrer, la fin de cette sortie. La patronne se tourna brusquement vers le jeune homme et, fronçant légèrement le sourcil :

— Tiens, dit-elle, tu étais là, toi ? Comment se fait-il que tu aies quitté tes amusements ?

— Mais, ma tante, commença Savinien, je tenais à vous présenter mes devoirs...

— Pas de bêtises, je n'ai pas le temps, interrompit la patronne. En trois mots, qu'est-ce que tu veux ?

Savinien, décontenancé par ce rude accueil, cligna des yeux à plusieurs reprises, comme s'il cherchait quelle forme donner à sa requête, puis, prenant son chapeau :

— Je venais pour vous parler d'une affaire, dit-il.

— D'une affaire à toi ? reprit madame Desvarennes, avec une nuance d'étonnement et d'ironie.

— Oui, ma tante, d'une affaire à moi, déclara Savinien en baissant le nez, comme s'il s'attendait à recevoir une rebuffade.

— Oh ! oh ! oh ! dit sur trois tons madame Desvarennes : tu sais quelles sont nos conventions. Je te fais des rentes...

— Je renonce à ma pension, interrompit vivement Savinien, je reprends mon indépendance. L'aliénation que j'en ai faite m'a coûté trop cher. C'est un marché de dupe ! L'affaire que je vais lancer est superbe et doit produire des bénéfices considérables : je ne l'abandonnerai certes pas.

En parlant, Savinien s'était animé, il avait retrouvé son aplomb. Il croyait à son affaire, il était prêt à y engager son avenir, et il argumentait. Sa tante ne pouvait le blâmer de risquer la partie, de faire preuve d'énergie et d'audace. Et il était parti, enflant les périodes, faisant un discours.

— En voilà assez, s'écria madame Desvarennes, coupant en deux la harangue de son neveu. J'aime bien les moulins mais pas les moulins à paroles. Tu en dis trop pour être sincère. Tant nos mots ne peuvent servir qu'à déguiser la nullité de tes projets... Tu veux te lancer dans une spéculation ? Avec quel argent ?

— J'apporte l'invention industrielle, j'ai des bailleurs de fonds, et nous montons l'affaire par actions...

— Jamais de la vie, je m'y oppose. Toi ! Avec une responsabilité ? Toi ! Dirigeant une entreprise ? Tu ne ferais que des absurdités. En somme, tu veux vendre une idée, n'est-ce pas ? Eh bien ! je te l'achète.

— Ce n'est pas de l'argent seulement que je veux, répartit Savinien avec un ton indigné, c'est la confiance en mes idées, c'est l'enthousiasme des actionnaires, c'est le succès. Vous ne croyez pas à mes idées, vous, ma tante !

— Qu'est-ce que ça te fait si je te les achète ? Il me semble que c'est une jolie preuve de confiance ! Est-ce conclu ?

— Ah ! ma tante ! vous êtes implacable ! gémit Savinien. Quand vous avez mis la main sur quelqu'un, c'est fini : adieu l'indépendance ; il vous faut obéir. Il y avait pourtant une belle et vaste conception...

— C'est bon ! Maréchal, vous ferez donner dix mille francs à mon neveu. Et, tu sais, que je n'entends plus parler de toi !

— Jusqu'à ce que l'argent soit mangé ! murmura Maréchal à l'oreille du neveu de madame Desvarennes. Et, le prenant par le bras, il se disposait à le conduire à la caisse, quand la patronne, se tournant vers Savinien :

— Au fait, qu'est-ce que c'est que ton invention ?

— Ma tante, c'est une machine à battre, dit gravement le jeune homme.

— Parbleu ! A battre monnaie, dit entre haut et bas l'incorrigible Maréchal.

— Eh bien ! Apporte-moi les dessins, reprit madame Desvarennes après avoir réfléchi un moment. Un hasard : tu as peut-être trouvé quelque chose.

La négociante reprenait en elle, et, ayant fait une générosité, elle songeait à en tirer parti. Savinien, à cette demande, parut fort embarrassé. Et comme sa tante l'interrogeait du regard :

— C'est qu'il n'y en a pas encore, de dessins, confessa-t-il.

— Pas encore de dessins ? s'écria la patronne. Où est-elle, ton invention, alors ?

— Elle est là, répondit Savinien, et, d'un geste inspiré, il frappa son petit front de gommeux éreinté.

Madame Desvarennes et Maréchal ne purent retenir un franc éclat de rire.

— Et tu parlais déjà de monter l'affaire par actions ? dit la patronne. Tu crois qu'on t'aurait donné de l'argent, avec ta tête comme seule garantie, toi ? Allons donc ! Il n'y a que moi pour faire des marchés comme ceux-là. Et tu es le seul avec qui je les fasse. Allez, Maréchal, qu'on lui donne son argent, je ne m'en dédis pas. Mais tu es un farceur comme toujours !

III

D'un signe de la main elle congédia Savinien qui, penaud, sortit avec Maréchal. Restée seule, elle s'assit au bureau de son secrétaire, et, prenant la liasse de la correspondance, elle se mit à donner des signatures. La plume voltigeait dans ses doigts, et, sur le papier s'étalait son nom écrit en grandes lettres d'une haute écriture d'homme, avec son paraphe bien caractérisé par une terminaison en foudre.

Il y avait un quart d'heure qu'elle se livrait à cette occupation, quand Maréchal reparut. Derrière lui venait un gros homme trapu, lourd d'aspect, luxueusement vêtu. Son visage, entouré d'un collier de barbe rude, très brun, ses yeux, surmontés d'épais sourcils, lui donnaient au premier abord l'air très dur. Mais sa bouche combattait promptement cette impression. Ses lèvres charnues et sensuelles trahissaient des goûts voluptueux. Un adepte de Lavater ou de Gall, en promenant

ses mains sur les protubérances du crâne du nouveau venu, y eût trouvé le signe de l'amativité. Cet homme, pris par l'amour, devait aimer follement.

Maréchal s'effaça pour la laisser passer.

Bonjour, patronne, dit familièrement celui-ci en s'approchant de madame Desvarennas.

La patronne leva vivement la tête, et, d'une voix amicale : — Ah ! c'est vous, Cayrol ! Cela se trouve bien : j'allais vous envoyer chercher.

Jean Cayrol, originaire du Cantal, avait grandi au milieu des rudes montagnes de l'Auvergne. Son père était un petit maître des environs de Saint-Flour, arrachant péniblement à la terre la vie de sa famille. Dès l'âge de huit ans, Cayrol avait été berger. Perdu dans le silence des campagnes profondes, l'enfant s'était laissé aller à d'ambitueuses rêveries. Très intelligent, il avait senti qu'il était né pour une autre existence que celle de la ferme. Aussi, la première occasion qui s'était offerte à lui de gagner la ville l'avait trouvé prêt. Il entra comme domestique chez un banquier de Brioude. Là, dans le service de cette maison relativement luxueuse, il se dégradait un peu et perdit sa lourdeur maladroit de paysan. Fort comme un bœuf, il faisait à lui seul le service de deux hommes, et, le soir, retiré dans sa mansarde, sous les combles, il s'endormait en apprenant à lire. Il était possédé par la rage de parvenir. Aucune peine ne devait lui coûter pour atteindre son but. Son maître ayant été nommé député, il l'accompagna à Paris. Le mouvement de la capitale acheva de bouleverser le cerveau de Cayrol. En voyant l'agitation prodigieuse de la grande ville sur le pavé de laquelle les champignons de fortune poussent en une journée, l'Auvergnat sentit ses forces morales à la hauteur de l'entreprise, et, quittant son maître, il entra comme commis chez un négociant de la rue du Sentier. Là, pendant quatre ans, il étudia le commerce et compléta son instruction. Il comprit bien vite que ce n'était que dans les affaires financières qu'il y avait chance de faire rapidement fortune. Il abandonna la rue du Sentier et se fit admettre chez un agent de change. Son flair des spéculations le servit admirablement, au bout de quelques années, il se vit confier le carnet d'ordres. Sa position était devenue sérieuse : mais c'était une misère auprès de ce qu'il rêvait. Il avait alors vingt-huit ans. Il se sentait prêt à tout pour réussir, hormis une indécatesse, car cet assoiffé de richesses fût mort plutôt que de s'enrichir par des moyens déshonnêtes.

C'est à cette époque que sa bonne étoile le plaça sur le chemin de madame Desvarennas. La patronne, se connaissant en hommes, devina promptement la valeur de Cayrol. Elle cherchait justement un banquier qui fût tout entier à sa dévotion. Elle suivit le jeune homme du regard pendant quelques temps, puis, sûre qu'elle ne s'était point trompée sur sa capacité, brusquement, elle lui proposa de lui donner de l'argent pour fonder un établissement. Cayrol, qui avait déjà économisé quatre-vingt mille francs, reçut douze cent mille francs de madame Desvarennas, et s'installa rue Taitbout, au centre des affaires, à deux pas de la maison Rothschild.

Madame Desvarennas avait eu la main heureuse en choisissant Cayrol comme homme de confiance. C'était un maître financier que cet Auvergnat trapu, et, en quelques années, il avait su porter à un degré de prospérité inattendu les affaires de sa maison. La patronne avait tiré des fonds prêtés un revenu considérable, et la fortune du banquier était déjà évaluée à plusieurs millions. Était-ce l'influence heureuse de madame Desvarennas qui changeait en or tout ce qu'elle touchait, ou bien les capacités de Cayrol étaient-elles vraiment hors ligne ? Le résultat était là, et il était suffisant. On ne s'était point outre mesure préoccupé des causes.

Le banquier était naturellement devenu un des intimes de la maison Desvarennas. Pendant longtemps il passa près de Jeanne sans la remarquer. Cette petite fille n'avait jamais éveillé son attention. Ce fut un soir de bal, en la voyant danser avec le prince Panine, qu'il s'aperçut qu'elle était merveilleusement séduisante. Ses yeux, attirés par une puissance in-

vincible, suivirent la grâce tournoyante de sa taille cambrée par le mouvement de la valse. Il envia sourdement le brillant cavalier qui dansait avec cette créature adorable, qui se penchait sur ses épaules, et, de son souffle, effleurait sa chevelure. Il aimait Jeanne follement et depuis cet instant il ne cessa de s'occuper d'elle.

Le prince était alors fort empressé auprès de mademoiselle de Cernay. Il l'entourait de ses prévenances. Cayrol l'épia afin de savoir s'il lui parlait d'amour ; mais Panine était passé maître dans ces sortes d'escarmouches de salon, et le banquier en fut pour ses efforts. Cayrol était téméraire, il l'avait bien prouvé. Il se lia avec le prince. Il lui rendit de ces petits services qui créent promptement l'intimité, et quand il fut à près sûr de ne pas être repoussé avec hauteur, il interrogea Serge. Aimait-il mademoiselle de Cernay ? Cette question, faite d'une voix tremblante, avec un sourire contraint, trouva le prince parfaitement calme. Il répondit légèrement que mademoiselle de Cernay était une danseuse fort agréable, mais qu'il n'avait jamais songé à lui faire agréer ses hommages. Il avait d'autres projets en tête. Cayrol serra la main du prince à la broyer, lui fit mille protestations de dévouement, et finalement obtint les confidences complètes.

Serge aimait mademoiselle Desvarennas : c'était pour arriver jusqu'à elle qu'elle avait été aussi empressé auprès de son amie. Cayrol, en apprenant le secret du prince, reprit sa réserve habituelle. Il savait Micheline fiancée à Pierre Delarue. Mais cependant, les femmes sont si bizarres ! Qui pouvait savoir ? Mademoiselle Desvarennas avait pu être laissée tomber un regard favorable sur le beau Serge.

Il était réellement admirable, ce Panine, avec ses yeux bleus, purs comme ceux d'une jeune vierge, et ses longues moustaches blondes tombant de chaque côté de sa bouche vermeille. Une tournure vraiment royale avec cela, trahissant son gentilhomme de vieille race. Une main charmante, un pied cambré et fin à faire le désespoir, avec sa voix tendre et son parler caressant de Slave. Point ordinaire, à coup sûr, et produisant d'habitude une grande sensation, surtout où il se présentait.

Son histoire était fort connue à Paris. Il était né dans cette province de Posen violemment saisi par la Prusse, cette pieuvre de l'Europe. Lors du soulèvement de 1848, le père de Serge avait été tué, et lui même, âgé d'un an, emporté en France par son oncle Thadée Panine. Il avait été élevé à Rollin où il avait fait d'assez médiocres études. En 1866, au moment où la guerre éclatait entre la Prusse et l'Autriche, Serge avait dix huit ans. Sur un ordre de son oncle, il avait quitté Paris et s'était engagé pour la durée de la campagne dans un régiment de cavalerie autrichienne. Tout ce qui portait le nom de Panine et avait la force de tenir un sabre ou un fusil, s'était levé pour combattre l'oppressur de la patrie polonaise.

Serge, pendant cette courte et sanglante lutte, fit des prodiges de valeur. Le soir de Sadowa, sur sept Panime qui servaient contre la Prusse, cinq étaient morts, un était blessé : Serge seul, tout rouge du sang de son oncle Thadée, tué d'un éclat de mitraille en chargeant à côté de lui, était intact. Tous ces Panine, vivants ou morts, avaient été mis à l'ordre du jour de l'armée ; et quand on parlait d'eux devant des Autrichiens ou des Polonais, ceux-ci disaient : ce sont des héros.

Un tel homme était bien dangereux pour une jeune fille simple et naïve comme Micheline. Ses aventures devaient séduire son imagination, en même temps que sa beauté devait charmer ses yeux. Cayrol était un homme prudent : il observa, et ne fut pas long à s'apercevoir que Micheline traitait le prince avec une faveur marquée. La nonchalante jeune fille s'animait quand Serge était là. Y avait-il de l'amour dans cette transformation ? Cayrol n'hésita pas. Il devina en une heure que l'avenir était à Panine et que le maintien de son influence dans la maison Desvarennas dépendait de l'attitude qu'il allait prendre. Il passa avec armes et bagages dans le camp du nouveau venu et se mit à son entière disposition.

C'était lui qui, au nom de Panine, avait fait, trois semaines

auparavant, des ouvertures à madame Desvarences. La commission était rude et le banquier avait tourné plus de sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Cependant il savait surmonter toutes les difficultés, ce Cayrol. Il put exposer l'objet de sa mission sans que madame Desvarences éclatât. Mais une fois la confiance terminée, ce fut une scène terrible. Il assista à une des plus formidables colères qu'il fût possible d'attendre d'une femme violente. La patronne traita l'ami de la maison comme on n'oserait pas traiter un commis voyageur en parfumerie qui viendrait à domicile vous offrir ses petits services. Elle lui montra la porte et lui déclara qu'il eût à ne plus reparaitre dans la maison.

Mais si Cayrol était résolu, il était également patient. Il laissa passer l'orage. Il écouta sans mot dire les reproches de madame Desvarences, exaspérée qu'on osât poser un candidat en face du gendre de son choix. Il ne sortit pas et, quand madame Desvarences fut un peu calmée par le débordement de son indignation, il discuta. La patronne allait bien vite en besogne : il ne fallait pas prendre de décision sans réfléchir. Certes, nul plus que lui n'estimait Pierre Delarue, mais il fallait savoir si Micheline l'aimait. Une affection d'enfance n'était pas de l'amour, et le prince Panino croyait pouvoir espérer que mademoiselle Desvarences...

La patronne ne laissa pas Cayrol achever. elle sauta sur une sonnette et fit demander sa fille. Cette fois Cayrol prit prudemment le parti de disparaître. Il avait engagé le feu. c'était à Micheline à décider le gain de la bataille. Le banquier alla attendre dans la pièce voisine le résultat de l'explication échangée entre la mère et la fille. Au travers de la porte, il entendait gronder la voix irritée de madame Desvarences, à laquelle, posément et lentement, répondait le doux organe de Micheline. La mère menaçait, tempêtait. Froide et tranquille, la fille recevait le choc. La lutte dura une grande heure, au bout de laquelle la porte se rouvrit pour laisser paraître madame Desvarences pâle et encore tremblante, mais calmée. Micheline, essuyant ses beaux yeux trempés de larmes, regagnait son appartement.

— Eh bien ? dit timidement Cayrol, en voyant la patronne rester devant lui silencieuse et absorbée, je vois avec plaisir que vous êtes moins irritée : mademoiselle Micheline vous a donné de bonnes raisons.

— De bonnes raisons ! s'écria madame Desvarences avec un geste violent, dernier éclair de cet orage dissipé. Elle a pleuré, voilà tout. Et vous savez que quand elle pleure, je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais... Elle m'arrache les entrailles avec ses larmes. Et elle ne l'ignore pas, allez ! Ah ! c'est un grand malheur de trop aimer ses enfants !...

Cette femme énergique vaincue, et compréna qu'elle avait tort de se laisser vaincre, tomba dans une profonde rêverie. Elle oublia que Cayrol était présent. Elle songeait à l'avenir qu'elle avait préparé à Micheline, et que celle-ci, insouciance, détruisait en un instant. Pierre, orphelin, serait devenu un véritable fils pour la patronne. Il aurait vécu dans la maison et aurait entouré sa vieillesse de soins et d'affection. Et puis, il était si plein de mérite qu'il ne pouvait manquer d'arriver à la plus brillante situation. Elle l'y aurait aidé et se serait réjoui de ses succès. Et tout cet échafaudage était renversé parce que ce Panino s'était trouvé sur le chemin de Micheline. Un aventurier étranger, prince peut être, qui pouvait le savoir ? On ment aisément quand les preuves du mensonge doivent être cherchées par delà les frontières. Et c'était sa fille qui allait s'engourder d'un bellâtre qui convoitait seulement ses millions. Il faudrait qu'elle vît un tel homme entrer dans sa famille, lui voler l'amour de Micheline et fouiller jusqu'au fond de sa caisse ! En un instant elle voua à Panino une haine mortelle, et se promit de faire tout au monde pour que le mariage désiré par sa fille ne s'accomplît pas.

Elle fut tirée de sa méditation par la voix de Cayrol. Celui-ci désirait avoir une solution à porter au prince. Que fallait-il lui dire ?

— Vous ferez savoir à ce monsieur, dit madame Desva-

rennes, qu'il ait à cesser de chercher les occasions de se rencontrer avec ma fille. S'il est galant homme, il comprendra même que sa présence à Paris est gênante pour moi. Je lui demande de s'éloigner pendant trois semaines. Ce délai passé, il pourra revenir, et moi je m'engage à lui donner une réponse.

— Vous me promettez que vous ne m'en voudrez pas de m'être chargé de cette mission ?

— Je vous le promets, à une condition. C'est que pas un mot de ce qui s'est passé ici ce matin ne sera redit par vous à qui que ce soit. Nul ne doit soupçonner la démarche que vous avez faite auprès de moi.

Cayrol jura de se taire et tint son serment. Le prince Panino, le soir même, partit pour l'Angleterre.

C'était une femme de résolution rapide, que madame Desvarences. Elle prit une feuille de papier, une plume, et, de sa grande écriture, traça, à l'adresse de Pierre, les lignes suivantes. " Si tu veux pas à ton retour trouver Micheline mariée, reviens sans une minute de retard." Et elle envoya cette lettre menaçante au jeune homme, qui était alors à Tripoli. Cela fait, elle se remit à ses affaires, comme si rien n'était arrivé. Son visage impassible ne trahit pas une seule fois, pendant ces trois semaines, les angoisses de son cœur.

Le délai fixe par madame Desvarences au prince venait d'expirer le matin même. Et la rudesse avec laquelle la patronne venait de recevoir l'envoyé du ministère de la guerre, était un indice de l'agitation dans laquelle la nécessité de prendre une résolution mettait la mère de Micheline. Depuis huit jours, chaque matin, elle attendait l'arrivée de Pierre. Pris entre la nécessité de rendre réponse au prince, ainsi qu'elle l'avait promis, et le désir de voir celui qu'elle aimait comme un fils, de descendre jusqu'au fond de son cœur et de puiser dans son désespoir une force nouvelle, elle ne vivait plus. Elle songeait à demander un nouveau délai au prince, et c'était pour cette raison qu'elle souhaitait la venue de Cayrol.

Celui-ci arrivait donc à point. Il avait la mine affairée d'un homme porteur de grosses nouvelles. D'un regard il montra Maréchal à madame Desvarences, semblant lui dire : J'ai le soin d'être seul avec vous, renvoyez-le. La patronne comprit et, faisant un geste décidé :

— Vous pouvez parler devant Maréchal, dit-elle, il connaît toutes mes affaires aussi bien que moi-même.

— Même celle qui m'amène ? reprit Cayrol avec surprise.

— Même celle là. Il fallait bien que j'eusse auprès de moi quelqu'un à qui en parler, sans cela j'aurais éclaté ! Allons, faites votre commission... Le prince ?

— Il s'agit bien du prince ! s'écria Cayrol avec un air de mauvaise humeur : Pierre est arrivé !

Madame Desvarences se leva brusquement. Un flot de sang lui monta au visage ; ses yeux étincelèrent, et ses lèvres s'ouvrirent dans un sourire joyeux.

— Enfin ! s'écria-t-elle. Mais où est-il ! Comment êtes-vous informé de son retour ?

— Ah ! mon Dieu, c'est bien par hasard. J'étais allé hier chasser à Fontainebleau et je revenais ce matin par l'express... En arrivant à Paris je saute sur le quai de débarquement, et là je me trouve nez à nez avec un grand jeune homme barbu qui, en me voyant, pousse un cri. " Ah ! Cayrol ! " C'était Pierre. Je ne l'ai reconnu qu'à la voix. Il est très changé avec sa diable de barbe et son teint bronzé comme celui d'un africain...

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien. Il m'a serré la main... Il m'a regardé un instant avec des yeux singuliers. Il avait sur les lèvres une question qu'il n'a point faite, mais que j'ai devinée... J'ai craint de me laisser aller à un attendrissement pendant lequel j'aurais pu dire quelque sottise, et je l'ai quitté...

— Combien y a-t-il de temps de cela ?

— Une heure environ ; je n'ai pris que le temps de rentrer chez moi... J'y ai trouvé Panino qui m'attendait... Il a voulu à toute force m'accompagner. J'espère que vous ne le blâmez pas.

Madame Desvarences fronça le sourcil violemment.

— Je ne veux pas le voir en ce moment, dit-elle en regardant Cayrol d'un air résolu... Où l'avez-vous laissé ?

— Au salon, où se trouvaient justement ces demoiselles...

Comme pour certifier les paroles du banquier, un joyeux éclat de rire se fit entendre. C'était Micheline, qui, rendue à la gaieté, se dédommageait des trois semaines de tristesse que lui avait procurée l'absence de Panine. Madame Desvarences s'approcha et son regard plongea dans le salon. Les deux jeunes filles écoutaient debout un récit que leur fai-ait le prince. La matinée était douce et tiède ; un rayon de soleil, tamisé par l'ombrelle de soie de Micheline, éclairait sa tête blonde. Devant elle, Serge courbant sa haute taille, parlait avec animation. Les yeux de Micheline étaient mollement fixés sur lui. La jeune fille se laissait gagner par la captivante douceur de cet entretien. Après d'elle, Jeanne, silencieuse, regardait le prince à la dérobée, en mordillant machinalement de ses dents blanches un bouquet d'œillets rouges qu'elle tenait à la main. Une pénible pensée contractait les sourcils de mademoiselle de Cernay, et ses lèvres jolies posées sur les fleurs de pourpre, semblaient boire du sang.

La patronne se détourna lentement de ce tableau. Une ombre était descendue sur son front un instant rasséréner par l'annonce du retour de Pierre. Elle resta un moment silencieuse, comme si elle se consultait, puis, prenant une résolution.

Où Pierre est-il descendu ? demanda-t-elle à Cayrol.

— A l'hôtel du Louvre, répondit le banquier.

— Bien, j'y vais.

Madame Desvarences sonna vivement :

— Mon chapeau, mon manteau et la voiture, dit-elle.

Et, faisant un signe amical aux deux hommes, elle sortit brusquement. Dans le jardin, Micheline riait toujours.

Maréchal et Cayrol se regardèrent. Ce fut Cayrol qui, le premier, prit la parole.

— La patronne vous avait donc raconté l'affaire ? Comment ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Aurais-je été digne de la confiance de madame Desvarences si j'avais dit un mot de ce qu'elle voulait cacher ?

— A moi ?

— Surtout à vous. L'attitude que vous aviez prise me le défendait. Vous favorisez le prince Panine.

— Et vous, vous tenez pour Pierre Delarue.

— Je ne tiens pour personne. Je suis un sous-ordre, vous le savez, et ne compte pas.

— N'espérez pas me tromper. Vous avez sur la patronne une très grande influence. La confiance qu'elle vous a faite en est une preuve concluante. Or, il se prépare ici des événements importants. Pierre revient certainement pour revendiquer ses droits de fiancé, et mademoiselle Micheline aime le prince Serge. De là un conflit qui va troubler sérieusement la maison. Il y aura bataille. Et comme les partis en présence sont à peu près d'égal force, je tâche de recruter des adhésions à mon candidat, je vous l'avouerai en toute humilité, je me suis mis du côté de l'amour. Le prince est aimé de mademoiselle Desvarences, je le sers. Micheline m'en sera reconnaissante et me servira à mon tour, après de mademoiselle de Cernay. Quant à vous, laissez-moi vous donner un conseil. Si madame Desvarences vous demande votre avis, dites-lui du bien de Panine. Lorsque le prince sera le maître ici, votre position s'en ressentira.

Maréchal avait écouté Cayrol sans que rien trahit l'impression que lui faisaient éprouver ses paroles. Il regardait cependant le banquier d'une certaine façon qui lui causait une gêne si sérieuse que Cayrol finit par baisser les yeux.

— Vous ne savez peut-être pas, monsieur Cayrol, dit le secrétaire après un moment de silence, comment je suis entré ici. Il est bon, dans ce cas, que je vous l'apprenne. Il y a quatre ans de cela, j'étais fort misérable. Après avoir tenté dix fois la fortune sans réussir, je me sentais à bout de force morale et physique. Il y a des êtres, doués d'énergie, qui savent

surmonter toutes les difficultés de la vie. Vous êtes de ceux-là, vous, monsieur. Moi, la lutte usa mes forces et je n'arrivai à rien. Il serait trop long de vous énumérer tous les métiers que j'ai faits. Peu m'ont nourri. Et j'étais bien près de songer à finir ma triste existence quand je rencontrai Pierre. Nous avions été au collège ensemble. Je m'avançai vers lui... c'était sur le quai... j'osai l'arrêter. D'abord il ne me reconnaissait pas. J'étais si hâve, si misérable ! Mais quand je parlai, il s'écria : Maréchal ! et, sans rougir de mes baillons, il me snuta au cou. Tenez, nous étions devant la *Belle-Jardinière* : il voulait absolument me faire habiller. Et moi, je m'en souviens comme si c'était hier, je lui disais : Non ! Rien ! Du travail seulement ! — Mais du travail, malheureux, me répondit-il, regarde-toi ! Qui aura la confiance de t'en donner ? Tu as l'air d'un vagabond. Et quand tu m'as abordé tout à l'heure je me suis demandé si tu ne voulais pas me voler ma montre ! Et il riait gaiement, heureux de m'avoir retrouvé et de penser qu'il allait pouvoir m'être utile. Voyant que je ne voulais pas entrer dans le magasin, il ôta son pardessus et me le fit endosser pour qu'on ne vit pas ma défroque. Et, séance tenante, il m'amena à madame Desvarences. Deux jours après, j'entraîrais dans les bureaux. Vous voyez que le peu que je suis c'est à Pierre que je dois de l'être. Il a été pour moi plus qu'un ami : un frère. Voyons ! Après cela, dites un peu ce que vous penseriez de moi, si je faisais ce que vous venez de me conseiller ?

Cayrol était fort embarrassé ; il tourmentait de la main son collier de barbe rude.

— Mon Dieu, je ne dis pas que vos scrupules ne soient très délicats, mais, entre nous, tout ce qu'on fera contre le prince ne servira à rien. Il épousera mademoiselle Desvarences.

— C'est bien possible. Alors je serai là, moi, pour plaindre Pierre et la consoler.

— En attendant, vous allez faire tout ce que vous pourrez en sa faveur ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne pouvais rien...

— Bon ! bon ! On sait ce que parler veut dire, et vous ne changerez pas les idées que je me suis faites sur votre importance... Vous prenez le parti le plus faible... c'est superbe !

— C'est tout bonnement honnête, dit Maréchal. Il est vrai que ça devient rare !

Cayrol pirouetta sur ses talons. Il fit deux pas vers la porte puis, revenant vers Maréchal, il lui tendit la main.

— Sans rancune, en tout cas ?

Le secrétaire se laissa secouer le bras sans répondre, et le banquier sortit en se disant à part lui :

— Pas le sou : et des préjugés ! Voilà un garçon qui n'a aucun avenir.

IV

En entrant à Paris, Pierre Delarue éprouva un sentiment bizarre. Depuis le jour où il avait reçu la lettre de madame Desvarences, il n'avait eu qu'une idée : revenir. Dans la fièvre qui le dévorait il aurait voulu emprunter à l'électricité sa vitesse dévorante, pour être plus promptement auprès de Micheline. Aussitôt qu'il fut arrivé, il se prit à regretter la rapidité de son voyage. Il eut peur. Plus l'instant qui allait lui faire connaître son sort approchait, et moins le jeune homme avait hâte de se présenter devant sa fiancée. Il avait comme un pressentiment que l'accueil qui lui était réservé serait désespérant. Et plus il avait de droits à faire valoir, et plus il se sentait gêner. La pensée que Micheline oubliait sa promesse lui faisait monter le rouge au front.

Et cependant la lettre de madame Desvarences, si courte et si substantielle, ne lui permettait pas l'illusion. Sa fiancée était perdue pour lui, il le comprenait, mais il ne voulait pas l'admettre. Comment était-il possible que Micheline l'eût oublié ? Toute son enfance repassait alors devant ses yeux. Il se rappelait les doux et naïfs témoignages d'affection que la jeune fille lui avait donnés. Et pourtant elle ne l'aimait plus : c'était

sa mère elle-même qui le disait. Après cela pouvait-il encore espérer ?

Ce fut en proie à ce trouble profond que Pierre rentra dans Paris. En se trouvant en face de Cayrol, le premier mouvement du jeune homme, le banquier l'avait bien deviné, fut de lui crier : "Que se passe-t-il ? Tout est-il perdu pour moi ?" Une sorte de pudeur inquiète arrêta la parole sur ses lèvres. Il ne voulut pas avouer qu'il doutait. Et puis Cayrol n'aurait eu qu'à lui répondre que tout était fini et qu'il n'avait plus qu'à porter le deuil de son amour. Il se détourna et sortit.

Le mouvement de Paris le surprit et l'étonna. Après un an passé dans les paisibles et silencieuses solitudes de l'Afrique, se retrouver au travers des cris des marchands, du roulement des voitures, dans l'agitation incessante de la grande ville, c'était un contraste trop brusque. Une immense fatigue physique engourdit Pierre. Il lui sembla que sa tête était lourde à porter. Il se laissa aller, avec accablement, dans la voiture qui l'emportait vers l'Hôtel du Louvre. Par la portière, à la glace de laquelle il essayait de rafraîchir son front brûlant, il vit d'un œil troublé defiler la colonne de Juttet, l'église de Saint-Paul, l'Hôtel de Ville en ruines, la colonnade du Louvre. Une idée absurde et persistante obsédait son esprit. Il se rappelait qu'à l'époque de la Commune, il avait failli être tué dans la rue Saint-Antoine par l'explosion d'un obus lancé des hauteurs du Père Lachaise par les insurgés. Il pensait que s'il était mort ce jour-là, Micheline l'aurait pleuré. Puis, comme dans un cauchemar, il lui sembla que l'hypothèse était réalisée. Il voyait l'église tendue de noir. Il percevait nettement les chants funèbres. Un catafalque contenait son cercueil, et, lentement, sa fiancée venait, d'une main tremblante, jeter l'eau bénite sur le drap qui recouvrait sa bière. Et une voix disait en lui : "Tu es mort, puisque Micheline va en épouser un autre." Il fit des efforts pour chasser cette idée importune. Il ne put y réussir. Ses pensées tournoyaient dans son cerveau avec une rapidité effrayante. Il lui semblait qu'il était pris de vertige. Et toujours cette cérémonie lugubre revenait avec les mêmes chants, les mêmes paroles prononcées, et les mêmes visages entrevus.

Devant ses yeux sans regard, les maisons faisaient uniformément. Pour faire cesser le cauchemar qui s'était emparé de lui, il essaya de compter les bœufs de gaz : un, deux, trois, quatre, cinq... mais toujours, interrompant son calcul, la même pensée : "Tu es mort, puisque ta fiancée se marie." Il eut peur de devenir fou. Une douleur aiguë lui traversait le front à la hauteur du sourcil droit. Jamais il avait éprouvé la même souffrance, quand, à l'époque de ses examens à l'École polytechnique, il s'était surmené. Avec un amer sourire, il se demanda si un des vaisseaux endoloris de son cerveau allait se rompre.

La voiture, en s'arrêtant brusquement, l'arracha à cette torture. Le groom de l'hôtel ouvrit la portière. Pierre descendit machinalement. Il suivit sans mot dire un garçon qui le conduisit à une chambre de second étage. Resté seul, il s'assit. Cette chambre d'hôtel, banale avec son confort de pacotille, le glaça. Il y vit l'image de sa vie future, solitaire et abandonnée. Autrefois, quand il venait à Paris, c'était chez madame Desvarennis qu'il descendait. Il trouvait à l'hôtel de la rue Saint-Dominique cette atmosphère reconfortante de la famille.

Là-bas, tous les yeux, en le voyant, s'éclairaient d'une expression affectueuse. Ici, il ne trouvait qu'un empressement de commande, une politesse à tant la journée. Serait-ce donc désormais ainsi ?

Cette impression pénible dissipa comme par enchantement sa faiblesse. Il regretta si amèrement les douceurs du passé qu'il résolut de combattre pour les conserver dans l'avenir. Il s'habilla promptement, jeta sur son visage les traces de son rapide voyage, puis, résolu, il sauta dans un fiacre et se fit conduire chez madame Desvarennis. Toute incertitude avait disparu de son esprit. Ses hésitations lui paraissaient maintenant méprisables. Il fallait se défendre. Il s'agissait du bonheur.

À la hauteur de la place de la Concorde, une voiture et son fiacre. Il reconnut la livrée de madame Desvarennis, et se pencha vivement. La patronne, enfoncée dans son coupé, ne vit pas. Il fut sur le point de faire arrêter et de se mettre à la poursuite. C'était Micheline qu'il fallait voir. D'elle seule dépendait sa destinée. Madame Desvarennis le lui avait clairement laissé entendre en l'appelant à l'aide par cette lettre fatale. Il poursuivait donc son chemin et, quelques instants après, il descendait à la porte de l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Micheline et Jeanne étaient encore dans le jardin, assises à la même place, au bord de la pelouse verte. Cayrol était venu rejoindre Serge. L'un et l'autre, profitant de cette belle matinée, s'attardaient dans la contemplation charmante de la femme désirée. Un pas rapide, faisant crier le sable de l'allée, attira soudainement l'attention des deux couples. En pleine clarté, un jeune homme s'avancait que ni Jeanne ni Micheline ne reconnurent. Arrivé à trois pas du groupe, le visiteur baissa lentement son chapeau. Voyant l'attitude contrainte et l'air d'étonnement des deux jeunes filles, un sourire triste passa sur ses lèvres, puis :

— Suis-je donc si changé qu'il faille que je vous dise mon nom ? dit-il doucement.

À ces mots, Micheline se leva brusquement ; elle devint aussi blanche que sa collerette, et, tremblante, sentant des sanglots lui monter aux lèvres, elle resta devant Pierre muette et glacée. Elle ne pouvait prier, mais ses regards étaient d'instinct fixes sur le jeune homme. C'était lui, le compagnon de son enfance, si changé qu'elle ne l'avait pas reconnu, malgré par les fatigues, par les inquiétudes peut-être, bruni, et son visage encadré par une barbe noire qui lui donnait une expression mâle et énergique. C'était bien lui, avec un mince front à la boutonnière, qu'il n'avait point en partant, et qui attestait l'importance des travaux exécutés, la gravité des problèmes affrontés. Pierre, tremblant, restait immobile et se taisait. Le son de sa voix, étranglée par l'émotion, l'avait effrayé. Il s'attendait bien à une froide réception, mais cet effarement qui ressemblait à de l'effroi dépassait tout ce qu'il avait pu se figurer. Serge étonné attendait.

Ce fut Jeanne qui rompit ce silence de glace. Elle fit deux pas vers Pierre, et, lui tendant le front :

— Eh bien ! dit-elle, est-ce que vous n'embrassez pas vos amies ?

Eue lui souriait affectueusement. Deux larmes de reconnaissance brillaient dans les yeux du jeune homme et roulaient dans les cheveux de mademoiselle de Cerny. Micheline, entraînée par le mouvement, se trouva, sans qu'elle se rendît bien compte de ce qu'elle faisait, dans les bras de Pierre. La situation devenait singulièrement épiceuse pour Serge. Cayrol, qui n'avait pas perdu son sang-froid, le comprit, et, se tournant vers le prince :

— Monsieur Pierre Delarue, un compagnon d'enfance de mademoiselle Desvarennis, presque un frère pour elle, dit-il, expliquant d'un mot tout ce que pouvait avoir d'insolite, pour un étranger, cette scène d'attendrissement.

Puis, s'adressant à Pierre :

— Le prince Panine, ajouta-t-il simplement.

Les deux hommes se regardèrent. Serge, avec une haute curiosité. Pierre avec une rage inexprimable. En un instant, dans ce grand et beau garçon qu'il trouvait installé près de sa fiancée, il avait deviné son rival. Si les regards pouvaient tuer, le prince fût tombé mort. Panine ne daigna point s'apercevoir de la haine qui flamboyait dans les yeux du nouveau venu. Il se tourna vers Micheline, et, avec une grâce exquise :

— Madame votre mère reçoit ce soir, je crois, mademoiselle, j'aurai donc l'honneur de venir lui présenter mes respects.

Et, prenant congé de Jeanne avec un sourire, de Pierre avec un salut courtois, il s'éloigna, accompagné de Cayrol.

Le départ de Serge fut un soulagement pour Micheline. Prise entre ces deux hommes auxquels elle appartenait, à l'un par une promesse, à l'autre par un aveu, elle souffrait violemment.

ment dans son cœur. Restée seule avec Pierre, elle reprit possession d'elle-même, et se sentit pleine de pitié pour ce pauvre garçon menacé d'une si cruelle déception. Elle alla tendrement à lui, avec ses bons yeux des anciens jours, et lui serrant la main :

— Je suis très contente de te revoir, mon brave Pierre, et ma mère va être bien joyeuse. Nous étions inquiètes de toi. Depuis plusieurs mois tu nous laissais sans nouvelles.

Pierre essaya de plaisanter.

— La poste ne passe pas souvent dans le désert. J'ai écrit toutes les fois que j'ai eu des occasions.

— C'est donc bien beau l'Afrique, que depuis un an, on ne peut t'en arracher ?

— Pour terminer mes travaux, il me restait une dernière excursion à faire sur les côtes de Tripoli. Je me suis acharné à ma tâche, pour ne point perdre le résultat de tant d'efforts, et j'ai croisé avoir réussi... auprès de mes chefs, du moins, ajouta le jeune homme avec un pâle sourire.

— Mon cher Pierre, vous arrivez à propos du pays des sphinx, interrompit gravement Jeanne en jetant un regard profond du côté de Micheline ; il y a ici, je vous en prévient, une énigme à deviner.

— Laquelle ?

— Celle qui est écrite dans ce cœur-là, dit Jeanne en touchant du bout du doigt la poitrine de sa compagne.

— Depuis l'enfance, j'y ai toujours lu comme dans un livre, répondit Pierre d'une voix tremblante, en se tournant vers Micheline interdite.

Mademoiselle de Cernay hocha la tête :

— Qui sait ? En votre absence, on a peut-être changé le caractère.

Et, lui adressant un signe amical, elle s'éloigna dans la direction de la maison.

Pierre la suivit un instant des yeux, puis se tournant vivement vers sa fiancée ?

— Micheline, veux-tu que je te le dise ton secret ? Tu ne m'aimes plus.

La jeune fille tressaillit. L'attaque était directe : il fallait sur-le-champ accepter l'explication. Elle avait depuis longtemps pensé à ce qu'elle répondrait, le jour où Pierre viendrait lui demander compte de son bonheur. Ce jour était brusquement arrivé. Et les idées préparées par elle la fuyaient. La vérité lui apparaissait nette et froide. Elle comprit que le changement qui s'était opéré en elle était une véritable trahison, dont Pierre était l'innocente victime, et, sentant qu'elle se blâmait elle-même, elle attendit en tremblant l'explosion de ce loyal cœur si cruellement blessé. Elle balbutia d'une voix troublée :

— Pierre, mon ami, mon frère...

— Ton frère ! répondit amèrement le jeune homme. Était-ce là le nom que tu devais me donner à mon retour ?

A ces paroles qui résumaient si complètement la situation, Micheline resta muette. Cependant elle sentait qu'il fallait à tout prix se défendre : sa mère pouvait paraître d'un moment à l'autre. Placée entre elle et son fiancé, que deviendrait-elle ? L'heure était décisive. Elle puissa dans son amour une nouvelle énergie.

— Pourquoi es-tu parti ? dit-elle avec tristesse.

Pierre releva avec fierté son front courbé par l'angoisse.

— Pour te mériter, répondit-il simplement.

— Tu n'avais pas à me mériter, toi, déjà si élevé au-dessus des autres. Nous étions fiancées, tu n'avais qu'à me garder.

— Ton cœur ne pouvait-il se garder lui-même ?

— Sans le secours, sans l'appui d'une affection présente ?

— Sans autre secours, sans autre appui que ceux que j'avais moi-même : l'espérance et le souvenir.

Micheline pâlit. Chacun des mots prononcés par Pierre lui faisait sentir plus complètement l'indignité de sa conduite. Elle essaya de trouver une nouvelle excuse :

— Pierre, tu le sais bien, je n'étais qu'une enfant...

— Non, reprit d'une voix étouffée le jeune homme, je le vois,

tu étais déjà une femme, c'est à-dire un être faible, inconstant et cruel, qui se soucie peu de l'amour qu'il inspire, et sacrifie tout à l'amour, qu'il ressent.

Tant que Pierre n'avait fait que se plaindre, Micheline s'était sentie accablée et sans force, mais le jeune homme accusait. En un instant, la jeune fille retrouva sa présence d'esprit et se révolta :

— Voilà de dures paroles, dit-elle.

— Ne sont-elles pas méritées ? s'écria Pierre, cessant de se contenir. Tu me vois arriver, tremblant, les yeux pleins de larmes, et, non seulement tu ne trouves pas un mot affectueux à me dire, mais encore tu m'accuses presque d'indifférence. Tu me reproches d'être parti. Tu n'as donc pas compris les motifs qui m'ont entraîné ? Je devais t'épouser : tu étais riche, moi pauvre. Pour effacer cette inégalité, je résolus de me faire un nom. Je sollicitai une de ces missions scientifiques si périlleuses qu'elles donnent sûrement, à ceux qui s'y consacrent, la mort ou la célébrité, et je m'éloignai. C'est là ton grief. Ah ! crois bien que je ne t'ai pas quittée sans déchirement ! Pendant un an, presque seul, écrasé de fatigue, sans cesse en danger, la pensée que je souffrais pour toi m'a aidé à tout supporter. Et, lorsque, perdu dans l'immensité du désert, je sentais la tristesse et le découragement s'emparer de moi, je t'évoquais, et ton doux visage me rendait avec l'espoir toute mon énergie. Je me disais : Elle m'attend. Un jour viendra où je recevrai le prix de tant de peines... Eh bien, Micheline, ce jour-là est arrivé. Me voici revenu et je demande ma récompense. Elle est telle que je devais l'attendre, n'est-ce pas ? Pendant que je courais après la gloire, un autre, plus pratique et mieux avisé, me prenait ton cœur. Et voilà mon bonheur détruit ! Ah ! tu as eu bien raison de m'oublier ! Ce fou qui s'en va si loin de sa fiancée ne mérite pas qu'on lui soit fidèle. C'est un indifférent : il ne sait pas aimer !

Ces véhémentes paroles troublèrent profondément Micheline. Pour la première fois l'âme de son fiancé lui apparut. Elle comprit combien elle était aimée et regretta de ne pas l'avoir su plutôt aussi complètement. Si Pierre avait parlé autrefois comme il venait de le faire, qui sait ? Les sentiments de Micheline eussent peut-être été modifiés. Elle l'eût sans doute aimé. Elle y était tout naturellement portée. Mais Pierre avait gardé en lui-même le secret de sa passion pour la jeune fille. Il avait fallu le désespoir qu'il ressentait à l'idée de la perdre, pour lui faire jaillir du cœur ces aveux enflammés.

— Je vois bien que j'ai été injuste et cruelle envers toi, dit Micheline, je comprends que tu aies des reproches à me faire, mais je ne suis pas seule coupable. Tu as aussi à t'accuser toi-même. Tout ce que je viens d'entendre m'a bouleversée, je suis désespérée de te faire tant de peine, mais il est trop tard : je ne m'appartiens plus.

— Est-ce que tu t'appartenais ?

— Non ! C'est vrai, tu as ma parole, mais sois généreux. N'abuse pas de l'autorité que te donne mon engagement. Cette parole, je viens te la rédemander...

— Et si je refusais de te la rendre ! Si je voulais essayer de te reconquérir sur-toi-même ? s'écria Pierre avec force. N'ai-je pas le droit de me défendre ? Et que penserais-tu de mon amour si je me résignais si facilement à te perdre ?

Il y eut un instant de silence : l'entretien était arrivé à son plus haut point de vivacité. Micheline comprit que c'était à elle de conclure. Elle reprit avec fermeté :

— Une fille telle que moi ne manque pas à sa parole. La mienne t'appartient, mais mon cœur est à un autre. Dis un mot, et je suis prête, pour tenir ma promesse, à devenir ta femme. C'est à toi de décider.

Pierre jeta à la jeune fille un regard qui descendit jusqu'au fond de son âme. Il y lut la résolution d'agir loyalement, mais il vit en même temps qu'elle ne pourrait jamais oublier celui qui avait su s'emparer irrésistiblement de sa pensée. Il voulut tenter un suprême effort :

— Ecoute, dit-il d'une voix ardente, il est impossible que tu m'aies si vite chassé de ton cœur. Je t'aime tant ! Rappelle-

toi notre affection des anciens jours, Micheline, rappelle-toi...

Il ne discutait plus, il suppliait : Micheline se sentit victorieuse. Elle fut émue de pitié :

— Hélas ! mon pauvre Pierre, mon affection était de la simple et bonne amitié, mon cœur n'a pas changé pour toi. L'amour que j'ai, vois-tu, est tout autre. S'il n'était pas entré en moi, j'aurais pu être ta femme. Et je t'estime tant que j'aurais été heureuse. Mais, maintenant, je comprends la différence. Toi que j'avais accepté, tu n'aurais jamais été pour moi qu'un compagnon bien tendre. Celui que j'ai choisi sera mon maître.

Pierre poussa un cri à cet aveu si franc et si cruel.

— Ah ! que tu me fais de mal !

Et des larmes amères coulèrent sur son visage, soulageant son cœur oppressé. Il se laissa tomber sur un siège, et, pendant un instant, il se donna l'âpre satisfaction de ne plus contenir sa douleur. Micheline, plus touchée de son désespoir qu'elle ne l'avait été de ses reproches, vint à lui et, de son mouchoir orné de dentelles, elle lui essuya le visage.

Pierre murmura :

— Ainsi c'est irrévocable ? Tu l'aimes ?

— Assez pour te faire tant de peine, assez pour n'être à personne si je ne suis à lui.

Pierre songea un moment, puis, prenant sa résolution :

— Va donc alors, tu es libre, dit-il, je te rends ta parole.

Micheline poussa un cri de triomphe, qui fit pâlir celui qui avait été son fiancé. Elle eut un regret de ne pas avoir su mieux cacher sa joie. Elle s'approcha de Pierre :

— Dis-moi que tu me pardonnes ?

— Je te pardonne.

— Tu pleures encore.

— Oui, je pleure sur mon bonheur perdu. J'ai cru que le meilleur moyen d'être aimé était de mériter de l'être. Je me suis trompé, j'expierai courageusement mon erreur. Excuse ma faiblesse et crois que tu n'auras jamais d'amis plus sincères et plus dévoués que moi.

Micheline lui tendit la main, et, souriante, approcha son front des lèvres du jeune homme. Celui-ci, lentement, y déposa un fraternel baiser qui effaça la trace brûlante de celui qu'un instant avant il avait dérobé.

Au même moment, dans l'hôtel, une voix sonore retentit, encore éloignée, prononçant le nom de Pierre. Micheline tressaillit.

— C'est ma mère, dit-elle. Elle te cherche. Je te laisse. Adieu et mille fois merci encore du fond de mon âme.

Et, légère, s'élançant derrière un massif de lilas en fleurs, Micheline disparut.

Pierre, machinalement, se dirigea vers l'hôtel. Il gravit les cinq marches de marbre du perron et entra dans le salon. Comme il refermait la porte, madame Desvarences parut.

V

Madame Desvarences s'était fait conduire sans perdre un instant à l'hôtel du Louvre. Il fallait de la décision. Les minutes valaient des heures. Ce qu'il lui importait surtout de savoir, c'était dans quelle disposition d'esprit le fiancé de sa fille arrivait à Paris. La lettre qui lui avait brutalement appris la vérité avait-elle surexcité l'esprit du jeune homme et rendu tous les ressorts de sa volonté ? Se présentait-il prêt à la lutte, ou bien l'annonce qu'il avait à compter avec un rival l'avait-elle abattu et rendu hésitant ? Si elle le trouvait confiant et hardi, elle n'avait qu'à débattre avec lui le plan d'action commune qui devait aboutir à l'éviction du candidat audacieux qui avait la prétention d'épouser Micheline. Si elle le trouvait découragé et doutant de lui-même, elle était bien décidée à lui communiquer l'ardeur qui l'animait contre Serge Panino et à accepter la bataille.

En chemin, elle préparait ses arguments, et, bouillante d'impatience, elle devançait le rapide cheval qui l'entraînait le long de la grille des Tuileries vers l'hôtel du Louvre. Plongée dans sa méditation, elle ne vit pas Pierre. Elle se disait :

— Ce blondin de Polonais ne sait pas à qui il a affaire. Il verra de quel bois je me chauffe ! Ce n'est pas à une ancienne comme moi qu'on fait voir le tour, et pour m'en donner à garder, ce mirillor ne s'est pas levé assez matin. Pour peu que mon brave Pierre soit dans les mêmes idées que moi, nous allons tailler des croupières à ce dénicheur de millions.

La voiture s'arrêta.

— M. Pierre Delarue ? dit la patronne.

— Madamo, il vient de sortir il y a un quart d'heure.

— Pour aller où ?

— Il ne l'a pas dit.

— Savez-vous s'il sera longtemps dehors ?

— Jo l'ignore.

— Bion obligée.

Madame Desvarences, toute déconfitée de ce contretemps, se mit à réfléchir. Où Pierre pouvait-il être allé ? Evidemment chez elle. Sans perdre une minute, elle remonta dans sa voiture et donna ordre de retourner rue Saint-Dominique. S'il a couru dès son arrivée chez moi, c'est qu'il est prêt à tout faire pour conserver Micheline, se dit-elle : alors nous sommes bons. Son cocher, à qui elle avait donné des ordres, forçait l'allure de son cheval. Elle se disait : Pierre est en fiacre. En admettant que celui qu'il a pris marche à peu près, il n'a pas plus d'une demi-heure d'avance sur moi. Il passera par les bureaux, rencontrera Maréchal et, si pressé qu'il soit, perdra un quart d'heure à bavarder avec lui. Reste un quart d'heure. Ce serait bien le diable si, pendant ces quinze minutes, il avait le temps de compromettre sa situation en faisant une sottise. La faute est à moi : j'aurais dû lui envoyer une lettre à Marseille, pour lui tracer la ligne de conduite qu'il aurait à tenir en arrivant. Pourvu qu'il ne rencontre pas Micheline en entrant à la maison ! A cette pensée madame Desvarences sentit une chaleur lui monter au visage. Elle se pencha hors de la portière et cria à son cocher, qui marchait pourtant à fond de train :

— Plus vite ! Vous n'allez pas !

La rapidité de sa course devint alors effrayante, et en quelques minutes elle arriva rue Saint-Dominique.

Elle fit irruption dans l'hôtel, comme un ouragan, interrogea le concierge, et apprit de lui que Delarue était arrivé. Elle courut alors chez Maréchal et lui demanda avec un air si étrange :

— Avez-vous vu Pierre ? que celui-ci craignit un malheur.

En voyant l'effarement de son secrétaire, elle comprit qu'une des fâcheuses hypothèses qu'elle avait envisagées s'était réalisée. Elle gagna le salon en appelant Pierre à haute voix. La porte du jardin s'ouvrit, et elle se trouva en face du jeune homme. Un coup d'œil sur le visage de son fils d'élection grava les inquiétudes qu'elle éprouvait. Un même élan les poussa l'un vers l'autre, et la patronne ouvrant les bras à Pierre, celui-ci se laissa aller sur son cœur.

La première émotion calmée, madame Desvarences retrouva le sentiment de sa situation. Elle voulut d'abord savoir ce qui s'était passé en son absence, et, s'adressant à Pierre :

— Par qui as-tu été reçu en arrivant ?

— Par Micheline.

— Voilà tout ce que je craignais ! Que t'a-t-elle dit ?

— Tout !

En trois phrases échangées, ces deux robustes esprits venaient de préciser nettement les faits. Madame Desvarences resta un instant silencieuse, puis, avec un attendrissement subtil, et comme si elle eût voulu s'excuser de la trahison de sa fille :

— Viens que je t'embrasse encore, mon pauvre garçon. Tu as du chagrin, n'est-ce pas ? Et moi donc ! Je suis toute désorientée. Depuis dix ans je caresse l'idée de te voir épouser Micheline. Tu es un homme de premier mérite, et puis tu n'as pas de famille. Tu ne m'enlèverais pas ma fille, toi, au contraire. Tu m'aimes un peu, je crois. Tu vivrais volontiers auprès de moi. En faisant ce mariage, je réalisais le rêve de ma vie. Je ne prenais pas un gendre : j'adoptais un nouvel enfant.

—Croyez bien, dit tristement Pierre, qu'il n'a pas dépendu de moi que ce projet ne se réalisât.

—Ça par exemple, mon garçon, c'est une autre question ! s'écria madame Desvarenes, dont la voix monta de deux tons. Et voilà où nous commençons à ne plus être d'accord. Pour moi, tu es responsable de ce qui arrive, et je t'en veux ferme, vois-tu bien ! Oh ! je sais ce que tu vas me dire. Tu voulais apporter en dot des couronnes triomphales à Micheline. Balivernes que tout cela ! Quand on est sorti le second de l'École polytechnique et qu'on a un avenir comme le tien, on n'a pas besoin de courir les déserts pour éblouir une petite fille. On commence par l'épouser, et la célébrité vient après, en même temps que les enfants. Et puis, tu avais bien besoin de te mettre en frais ! Qu'est-ce que nous sommes donc, nous, de si grand ? D'anciens boulangers. Millionnaires, c'est vrai, ce qui n'empêche pas que ce pauvre Desvarenes a porté le pain, et que, moi, je rendais la monnaie quand on venait m'acheter un croissant d'un sou. Mais tu as voulu faire le chevalier errant, et, pendant ce temps-là, un beau fils... Micheline t'a-t-elle dit son nom, à ce monsieur ?

—Je me suis trouvé en face de lui en arrivant. Il était près d'elle au jardin. On nous a présentés l'un à l'autre.

—C'est très bon genre, dit madame Desvarenes avec ironie. Oh ! c'est un gaillard qui ne s'émeut pas facilement, et, dans les transports les plus passionnés, il ne doit pas déranger un pli de sa cravate. Tu sais qu'il est prince ? C'est ça qui est flatteur pour la maison Desvarenes ! Nous mettrons ses armes sur nos marques de fabrique. Coureur de dot, va ! Il s'est dit : La boulangère a des écus, la fille est agréable. Et il fait une affaire !

—Il a pour l'excuser l'exemple de beaucoup de ses pareils. La mariage aujourd'hui est la seule industrie de la noblesse.

—La noblesse ? Celle de notre pays, passe encore, mais la noblesse étrangère, pacotille !

—Les Panine sont originaires de Posen. C'est de notoriété publique. Les journaux du high-life l'ont raconté vingt fois.

—Pourquoi n'est-il pas dans son pays ?

—Il est proscrit.

—Il a fait quelque mauvais coup ?

—Il a, comme tous les siens, combattu pour l'indépendance.

—Alors c'est un révolutionnaire !

—Un patriote.

—Ah ça ! Tu es encore bon, toi, de me dire tout ça.

—Je puis haïr le prince Panine, dit simplement Pierre ; est-ce une raison pour ne pas lui rendre justice ?

—Soit ! c'est un être exceptionnel, un grand citoyen, un héros, si tu veux. Mais ça ne prouve pas qu'il rendrait ma fille heureuse. Et, si tu veux suivre mes conseils, nous l'enverrons faire des barricades où il voudra, et ce ne sera pas long !

Madame Desvarenes s'était échauffée : elle marchait à grands pas dans le salon. La pensée de reprendre l'offensive, elle, réduite depuis un mois à se défendre, la transportait de joie. Elle trouvait cependant que Pierre raisonnait beaucoup. Femme d'action, elle ne comprenait pas que le jeune homme n'eût pas encore pris de résolution. Elle sentit qu'il était nécessaire de le pénétrer de sa confiance :

—Comme bien tu penses, dit-elle, tu es maître de la situation. Le prince ne me va pas...

—Micheline l'aime, interrompit Pierre.

—Elle se le figure, reprit vivement madame Desvarenes. Elle s'est montée la tête, mais ça passera. Tu comprends bien que je ne t'ai pas fait venir d'Afrique uniquement pour que tu assistes au mariage de ma fille. Si tu es un homme, nous allons rire. Micheline est ta fiancée. Tu as notre parole, et la parole des Desvarenes vaut leur signature. Nous n'avons jamais été protestés. Eh bien ! refuse de nous la rendre. Gagne du temps, fais ta cour, et enlève-moi ma fille, à la barbe de ce miriflor.

Pierre resta quelques minutes sans répondre. En un instant il mesura l'étendue de la faute qu'il avait faite en affrontant Micheline avant d'avoir vu madame Desvarenes. Avec l'ap-

pui de cette mère énergique, il aurait pu lutter, tandis que, livré à ses seules forces, dès le premier engagement il avait été vaincu et contraint à mettre bas les armes. Non seulement il s'était livré lui-même, mais encore il entraînait son allié dans sa défaite.

—Vos encouragements arrivent trop tard, dit-il. Micheline m'a redemandé sa parole et je la lui ai rendue.

—Tu as eu cette faiblesse ? s'écria madame Desvarenes. Et elle, cette petite, elle a eu cette audace ? Faut-il qu'elle soit affolée ! Je me doutais du plan qu'elle avait préparé, et j'étais allée au-devant de toi pour te prévenir. Mais tout n'est pas perdu. Tu as rendu à Micheline sa parole, soit ! Mais moi, je ne t'ai pas rendu la tienne. Tu es engagé envers moi. Je ne veux pas du mariage que ma fille a préparé en dehors de ma volonté. Aide-moi à le rompre. Eh ! parbleu, tu trouveras facilement une autre femme qui vaudra Micheline. Mais moi où trouverai-je un gendre qui te vaille ? Allons, notre bonheur à tous est en péril : sauve-toi !

—A quoi bon lutter ? je suis vaincu d'avance.

—Mais si tu m'abandonnes, que veux-tu que je fasse seule contre Micheline ?

—Faites ce qu'elle veut, comme d'habitude. Vous êtes surprise que je vous donne ce conseil ? Je n'ai pas de mérite. Jusqu'ici vous avez résisté aux prières de votre fille. Mais qu'elle vienne encore une fois vous supplier en pleurant, et vous, si forte, vous qui savez si bien dire : Je veux, vous serez faible et vous ne pourrez pas lui refuser son prince. Croyez-moi, consentez de bonne grâce. Qui sait ? Votre gendre vous en saura peut-être gré plus tard.

Madame Desvarenes avait écouté Pierre avec un ébahissement profond.

—Vraiment, tu es incroyable, dit-elle ; tu raisones tout cela avec un calme !... Tu n'as donc pas de chagrin ?

—Si, répondit Pierre, d'une voix profonde, à en mourir.

—Allons donc ! Tu te vantes ! s'écria madame Desvarenes avec véhémence. Ah ! savant ! les chiffres t'ont desséché le cœur !

—Non, reprit le jeune homme avec mélancolie, mais le travail a anéanti en moi toutes les séductions de la jeunesse. Il m'a rendu grave et un peu triste. J'ai effarouché Micheline, au lieu de l'attirer. Le mal vient de ce que nous vivons dans un siècle fiévreux où nos facultés sont impuissantes à embrasser à la fois tout ce que la vie nous offre : plaisir et travail. Il faut forcément choisir, économiser son temps et ses forces, et faire fonctionner sans partage le cerveau ou le cœur. Il en résulte que l'organe négligé s'atrophie, et que les hommes de plaisir sont toute leur vie de piètres travailleurs, tandis que les hommes de travail sont de tristes amoureux. Les uns ont sacrifié la dignité de l'existence, les autres ce qui en fait le charme. Si bien qu'aux heures décisives, quand l'homme de plaisir veut en appeler à son intelligence et l'homme de travail à son cœur, ils s'aperçoivent avec épouvante qu'ils sont, l'un impropre au devoir, l'autre inhabile au bonheur.

—Eh bien ! mon garçon, tant pis pour les femmes qui ne savent pas préférer les hommes de travail et qui se laissent enjôler par les hommes de plaisir. Je n'ai jamais été de celles-là, et, si grave que tu sois, il y a trente ans, tu m'aurais joliment plu. Mais puisque tu connais si bien ton mal, pourquoi ne t'en guéris-tu pas ! Le remède est à portée de ta main.

—Quel est-il ?

—La volonté. Epouse Micheline : je réponds de tout.

—Elle ne m'aime pas.

—Une femme finit toujours par aimer son mari.

—J'aime trop Micheline pour accepter sa main sans son cœur.

Madame Desvarenes comprit qu'elle n'obtiendrait rien et que la partie était irrévocablement perdue. Une grande tristesse descendit en elle. Elle entrevit l'avenir très sombre et eut le pressentiment que le malheur avec Serge Panimo était entré dans sa maison. Que pouvait-elle faire ? Résister à l'enlèvement de sa fille ? Elle savait que la vie deviendrait

odieuse pour elle si Micheline cessait de rire et de chanter. Les larmes de sa fille fondraient sa volonté. Pierre le lui avait bien dit. A quoi bon entreprendre une lutte qui se terminerait fatalement par la défaite ? Elle sentit, elle aussi, qu'elle était impuissante, et, avec un profond écroulement, elle prit son parti.

—Allons, dit-elle, je vois bien qu'il faut que je me résigne à être grand-mère de petits princes. Cela me plaît médiocrement à cause du père. Ma fille va être bien lotie avec un gaillard de cette espèce-là ! Enfin il fera bien de marcher droit, car je serai là pour le remettre dans le bon chemin. Il faut que Micheline soit heureuse. Quand mon mari vivait, j'étais déjà plus mère que femme, maintenant, ma vie entière est en ma fille.

Puis, levant ses bras vigoureux avec une sombre énergie :

—Vois-tu, si ma fille souffrait par son mari, je serais capable de le tuer.

Ces paroles furent les dernières de l'entretien dans lequel se décida la destinée de Micheline, du prince, de madame Desvarences et de Pierre. La patronne étendit la main et soupira. Un domestique parut, auquel elle donna l'ordre de faire descendre Maréchal. Elle pensait qu'il serait doux à Pierre de pouvoir verser ses chagrins dans le cœur de son ami. Un homme pleura malaisément devant une femme, et elle devinait le cœur du jeune homme gonflé de larmes. Maréchal n'était pas loin. Il arriva en un instant et sauta du premier bond au cou de Pierre. Quand madame Desvarences vit les deux camarades bien en possession l'un de l'autre, elle dit à Maréchal :

—Je vous donne votre liberté jusqu'à ce soir. Emmenez Pierre avec vous. J'ai besoin de lui après le dîner.

Et, d'un pas ferme, elle se dirigea vers la chambre de Micheline, où celle-ci attendait en tremblant le résultat des négociations engagées.

VI

L'hôtel de la rue Saint-Dominique est certes un des plus beaux qu'il soit possible de voir. Les souverains ont seuls des palais plus somptueux.

Dans ces appartements célèbres, madame Desvarences se tenait par extraordinaire ce soir-là. Maréchal et Pierre venaient d'entrer, et causaient ensemble près de la cheminée. A quelques pas d'eux, un groupe était formé par Cayrol, madame Desvarences, et un personnage qui n'avait jamais, jusque-là, mis les pieds dans la maison, en dépit des instances faites par le banquier auprès de la patronne. Au physique grand, maigre, le teint pâle et la peau tirée sur les os, la mâchoire inférieure très développée, comme celle de tous les carnassiers, les yeux d'une couleur indéfinissable, presque changeants, abrités derrière des lunettes d'or. Des mains folles et lisses et aux paumes mouillées, avec des ongles coupés ras. Mains vicieuses, faites pour prendre sournoisement ce qu'elles convoitaient. Une chevelure rare, d'un blond aigre, avec une raie à la hauteur de l'oreille pour permettre un ramenage savant sur le haut de la tête. Ce personnage, vêtu d'une large redingote croisée sur un gilet blanc, dont les revers faisaient transparent, et décoré d'une rosette multicolore, se nommait Hermann Herzog.

Financier hardi, il était venu du Luxembourg, précédé d'une grande réputation, et, en quelques mois, il avait lancé sur la place de Paris une série d'affaires tellement considérables que les plus gros bonnets de la Bourse s'étaient crus obligés de compter avec lui. Les bruits les plus divers couraient sur son compte. D'après les uns, c'était un des hommes les plus intelligents, les plus actifs et les plus délicats qu'il fût possible de rencontrer. A en croire les autres, jamais pareil gredin n'avait aussi audacieusement bravé les lois après avoir dévalisé les honnêtes gens. De nationalité allemande, ceux qui le décriaient le disaient né à Mayence. Ceux qui traitaient de légendes les infamies relatées sur lui, le disaient originaire de Francfort, la plus française des cités d'outre Rhin.

Il venait de terminer les travaux d'une importante ligne de chemin de fer allant du Maroc au centre de notre colonie algé-

rienne, et il lançait actuellement une grosse affaire de grains et de farines avec l'Amérique. Plusieurs fois déjà, Cayrol avait fait des efforts pour mettre en rapport Herzog et madame Desvarences. Le banquier avait un intérêt dans la spéculation des grains et farines, mais il prétendait que rien ne réussirait tant que la patronne ne serait pas de l'affaire. Cayrol avait une foi aveugle dans la chance de la patronne.

Madame Desvarences, défiante pour tout ce qui venait de l'étranger, et parfaitement au courant des bruits qui circulaient sur Herzog, s'était toujours refusée à recevoir l'Allemand chez elle. Mais Cayrol qui avait conduit discrètement les négociations du mariage de Micheline, elle avait fini par consentir.

Herzog venait d'arriver. Il exprimait à madame Desvarences toute la satisfaction qu'il éprouvait à être admis auprès d'elle. Il avait entendu vanter si souvent ses hautes facultés, qu'il s'était fait d'elle une idée bien éloignée pourtant encore de la réalité, il le comprenait, maintenant qu'il avait l'honneur de le connaître. Il patelinait avec des grâces germaniques et avec un accent de juif allemand qui rappelaient les marchands ambulants qui vous offrent avec persistance "un pon lorgnette."

La patronne avait été, au premier abord, un peu froide, mais les amabilités enveloppantes d'Herzog l'avaient déridée. Ce diable d'homme, avec son parler lent et ses yeux troublés, produisait un effet de fascination comme un serpent. Il répugnait, et, malgré soi, on se laissait aller. Il avait attaqué tout de suite la grande affaire des grains. Mais là il s'était trouvé en face de la véritable madame Desvarences, et il n'y avait plus eu de politesse qui tint devant le flair infailible de la commerçante. Dès les premiers mots, elle avait trouvé le point faible de la combinaison et l'avait attaqué avec une telle netteté, que le financier, voyant son affaire tomber à la voix de la patronne comme les murailles de Jéricho au son des trompettes des Hébreux, avait battu en retraite et s'était rejeté sur un autre sujet. Il était en train de monter une société de crédit comme il y en avait peu au monde. Il reviendrait causer avec madame Desvarences, car il fallait qu'elle participât aux bénéfices formidables que l'affaire promettait. Il n'y aurait pas un centime à risquer, la nouveauté de la combinaison consistant dans la participation des plus grandes maisons de banque et de l'étranger, ce qui supprimait toute espèce de concurrence et empêchait l'hostilité des grands manieurs d'argent. C'était très curieux, et madame Desvarences éprouverait certainement une grande satisfaction à connaître le mécanisme de cette société, destinée à devenir, du premier coup, la plus considérable du monde, et reposant sur une idée de simplicité extrême.

Madame Desvarences ne disait ni oui ni non. Troublée par la loquacité douceuse et insinuante d'Herzog, elle se sentait avec cet homme sur un terrain dangereux. Il lui semblait que le pied enfonçait comme dans ces dangereuses tourbières, dont la surface est recouverte d'une herbe verdoyante qui invite à courir. Cayrol, lui, était sous le charme. Il buvait toutes les paroles de l'Allemand et les ponctuait de ah ! et de oh ! pleins d'admiration. Cet habile homme, qui n'avait jamais été dupé jusque-là, avait, en Herzog, trouvé son maître.

Pierre et Maréchal s'étaient rapprochés, et madame Desvarences avait profité de cette fusion des deux groupes pour présenter les hommes les uns aux autres. En entendant le nom de Pierre Delarue, Herzog avait pris son air grave et avait demandé si le jeune homme était "le remarquable" ingénieur dont les travaux sur le littoral de l'Afrique avaient fait tant de bruit en Europe. Et, sur la réponse affirmative de madame Desvarences, il avait comblé Pierre de compliments très habilement tournés. Il avait eu le plaisir de rencontrer Delarue en Algérie, lorsqu'il était allé lui-même pour terminer le chemin de fer du Maroc.

Mais Pierre avait fait un pas de retraite en apprenant qu'il avait devant lui le concessionnaire de cette ligne importante :

—Ah ! c'est vous, monsieur, qui avez exécuté l'entreprise ! dit-il. Diable, vous les avez traités un peu durement, ces pauvres Macorains !

Il se rappelait quelle misère c'était pour les pauvres indigènes exploités par les Européens qui conduisaient les travaux. Des vieillards, des femmes, des enfants mis à la disposition des entrepreneurs par l'autorité indigène, pour remuer et transporter les terres. Et ces malheureux, écrasés de travail, menés à coups de trique par des surveillants ivres, qui commandaient le revolver au poing, sous la chaleur étouffante d'un implacable soleil, dans les miasmes exhalés par le sol remué, mouraient comme des monches. C'était un spectacle horrible, et que Pierre n'avait pu oublier.

Mais Herzog, avec sa douceur câline, protestait contre ce tableau exagéré. Delarue était arrivé pendant la canicule : un mauvais moment. Et puis il fallait que les travaux fussent menés rondement. D'ailleurs qu'importaient quelques Marocains de plus ou de moins ? Des nègres, presque des singes !

Maréchal, qui avait écouté silencieusement jusque-là, avait alors pris la parole pour défendre les singes au nom de Littré. Herzog, un peu interloqué par cette réplique inattendue, avait regardé sournoisement Maréchal, se demandant si cette sortie faite sur le ton le plus grave, était une plaisanterie. Mais, voyant rire madame Desvarenes, il avait repris son aplomb et riposté aussitôt. Les affaires, d'ailleurs, ne pouvaient se traiter en Orient comme en Europe. Et puis, est-ce qu'il n'en avait pas toujours été ainsi ? Les grands explorateurs n'avaient-ils pas tous exploité les pays qu'ils avaient découverts ? Christophe Colomb, Fernand Cortez, n'avaient-ils pas pris aux Indiens leurs richesses en échange de la civilisation qu'il leur apportaient ? Lui, Herzog, il avait, en créant un chemin de fer au Maroc, donné aux indigènes les moyens de se civiliser. Il était bien juste qu'il leur en eût coûté quelque chose.

Herzog avait débité sa tirade avec tout l'agrément dont il était capable. Il s'était penché à droite et à gauche pour en recueillir l'effet. Il n'avait vu que des virages contraints. Il semblait qu'on attendit quelqu'un ou quelque chose. Le temps passait. Dix heures venaient de sonner. Du petit salon gris de lin, au travers des portières baissées, des bouffées de musique arrivaient par instants, quand la main nerveuse de Micheline frappait, avec plus de force, un second sur son piano. Elle était là, troublée, attendant effectivement quelqu'un et quelque chose. Jeanne de Cernay, étendue dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main, songeait.

Depuis trois semaines l'attitude de la jeune fille avait changé. Elle était devenue silencieuse et taciturne. Les éclats de sa vive gaieté ne soulevaient plus le calme un peu indolent de Micheline. Ses yeux si brillants étaient cernés d'un cercle bleu qui dénonçait des nuits passées sans sommeil. Ce changement avait coïncidé étrangement avec le départ du prince Panine pour l'Angleterre et l'envoi de la fameuse lettre qui avait rappelé Pierre à Paris. Moins occupée de leurs propres soucis les habitants de l'hôtel Desvarenes auraient pu constater cette métamorphose soudaine et en chercher les motifs. Mais l'attention de tous était concentrée sur les événements du jour qui avaient troublé déjà, et devaient troubler bien davantage encore, cette maison naguère si tranquille.

Le timbre d'avertissement du grand escalier, retentissant, fit dresser Micheline. Un flot de sang colora subitement son visage. Elle murmura à demi-voix ces mots. "C'est lui !" Et, hésitante, elle resta un instant appuyée au piano, écoutant vaguement les bruits du salon. La voix du domestique annonçant apporta jusqu'aux deux jeunes filles ce nom : "Le prince Panine". Jeanne aussi se leva alors, et si Micheline se fût retournée, elle eût été effrayée de la pâleur de sa compagne. Mais mademoiselle Desvarenes ne songeait point à mademoiselle de Cernay : elle venait de soulever vivement la lourde portière, et, jetant à Jeanne cet appel : "Viens-tu ?" elle était entrée dans le salon.

C'était bien le prince Serge, qui était attendu avec impatience par Cayrol, avec une sourde irritation par madame Desvarenes, avec une angoisse profonde par Pierre. Le beau Panine, calme et souriant, cravaté de blanc, correctement vêtu d'un habit noir qui dessinait sa taille élégante et fine, s'avança

vers madame Desvarenes devant laquelle il s'inclina. Il semblait n'avoir vu que la mère de Micheline. Pas un regard pour les deux jeunes filles ni pour les hommes qui se trouvaient autour de lui. Le reste de l'univers semblait ne pas compter. Il s'était courbé comme devant une reine, avec une sorte de respectueuse adoration. Il semblait dire : Me voici à vos pieds, ma vie dépend de vous. Faites un signe, et je suis le plus heureux ou le plus infortuné des hommes.

Micheline le suivait des yeux avec orgueil ; elle admirait sa grâce hautaine et son humilité caressante. C'était par ces contrastes que Serge avait attiré l'attention de la jeune fille. Pas un instant il ne lui avait été indifférent. Elle s'était sentie en face d'une nature étrange, rompant avec la banalité désolante des hommes qui l'entouraient ; elle s'était intéressée à Serge. Puis alors il avait parlé, et sa voix si douce et si pénétrante avait été jusqu'au cœur de la jeune fille.

Ce qu'il avait fait pour Micheline, il voulut le faire pour madame Desvarenes. Après s'être mis aux pieds de la mère de celle qu'il aimait, il chercha le chemin de son cœur. Il était seul près de la patronne ; il parla. Il espérait que madame Desvarenes voudrait bien excuser la promptitude de sa visite. L'obéissance qu'il avait montrée au premier de ses désirs, en s'éloignant, était pour elle une preuve de sa soumission. Il était son serviteur le plus respectueux et le plus dévoué. Il se résignait à tout ce qu'elle pourrait exiger de lui.

Madame Desvarenes écoutait cette voix tendre. Elle ne l'avait jamais entendue aussi pleine de charme. Elle comprenait quelle séduction cette douceur avait exercée sur Micheline ; elle se repentait de n'avoir pas mieux veillé, et maudissait le hasard qui avait fait tout le mal. Il fallait répondre cependant. La patronne alla droit au fait. Elle n'était point pour les attermoissements, une fois que sa résolution était prise.

— Vous venez sans doute, monsieur, chercher la réponse à la demande que vous m'avez fait adresser avant votre départ pour l'Angleterre ?

Le prince pâlit légèrement, les paroles qu'allait prononcer madame Desvarenes étaient tellement importantes qu'il ne put se défendre d'une vive émotion. Il répondit d'une voix étouffée :

— Je n'aurais pas osé vous en parler, madame, surtout publiquement. Mais puisque vous allez au devant de mon désir, je l'avoue, j'attends, le cœur profondément troublé, une parole de vous qui décidera de ma vie.

Il restait devant madame Desvarenes, toujours courbé comme un coupable devant son juge. La patronne resta une seconde silencieuse, comme si elle hésitait à répondre, puis, gravement :

— Cette parole, j'hésitais à la prononcer, mais quelqu'un, en qui j'ai toute confiance, m'a engagée à vous accueillir favorablement.

Serge se releva, le visage illuminé par la joie :

— Celui-là, madame, quel qu'il soit, dit-il avec feu, s'est acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

— Témoignez-la lui donc, reprit madame Desvarenes ; c'est le compagnon d'enfance de Micheline, presque un fils pour moi.

Et, se retournant vers Pierre, elle le désigna à Panine.

Serge fit trois pas rapides vers le jeune homme. Mais, si prompt qu'il eût été, il avait été devancé par Micheline. Chacun des deux amoureux saisit une main de Delarue et la serra avec une tendre effusion. Panine, avec toute la fougue polonaise, faisait à Pierre les protestations les plus ardentes. Il n'aurait pas trop de sa vie entière pour payer la dette qu'il venait de contracter envers lui. Mais il était riche de reconnaissance, et il saurait faire honneur à ses engagements.

L'ex fiancé de Micheline, le désespoir dans le cœur, se laissait presser et serrer en silence. La voix de celle qu'il aimait lui mit les larmes dans les yeux.

— Comme tu es bon et gentil ! disait la jeune fille, comme tu es noblement senti !

— Ne me remercie pas, dit-il à Pierre, je n'ai pas de mé-

rite à avoir accompli ce que tu admires. Je suis faible, vois-tu, je n'aurais pas pu te voir pleurer.

Un grand mouvement s'était fait dans le salon. Cayrol expliquait à Herzog, qui l'écoutait avec une extrême attention, la portée de l'incident qui venait de se produire sous ses yeux. Serge Panine devenait le gendre de madame Desvareennes. C'était un gros événement.

— Certes, dit l'Allemand, le gendre de madame Desvareennes va devenir une puissance financière. Et prince avec cela ! Quel beau nom à inscrire dans un conseil d'administration !

Les deux fiancés se regardèrent un instant. La même pensée leur était venue.

— Oui, mais, reprit Cayrol, madame Desvareennes ne laissera jamais le prince entrer dans une affaire.

— Qui sait ? dit Herzog ; il faudra voir comment sera fait le contrat.

— Mais, s'écria vivement Cayrol, je ne voudrais pas avoir l'air d'entraîner le gendre de madame Desvareennes à ma suite dans la spéculation.

— Qui vous parle de cela ? riposta froidement Herzog. Est-ce que je cherche des actionnaires ? J'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut ; je refuse tous les jours des millions.

— Oh ! je sais que les capitalistes courent après vous, dit Cayrol en riant. Et, pour les accueillir, vous faites des manières, comme une jolie femme. Mais allons féliciter le prince.

Pendant que Cayrol et Herzog échangeaient ces quelques mots, qui eurent une importance si considérable pour l'avenir de Serge Panine, une scène, terrible par sa simplicité, se passait absolument inaperçue. Micheline s'était jetée, avec une furie de tendresse satisfaite, dans les bras de sa mère. Serge assistait, ému, à cette effusion, dont l'amour de la jeune fille pour lui était la cause, quand une main tremblante se posa sur son bras. Il se retourna. Jeanne de Cernay était devant lui, blême, les yeux rentrés au fond de la tête comme deux clous noirs, les lèvres serrées par une contraction violente. Le prince, à sa vue, resta interdit. Il lança vivement un coup d'œil autour de lui. Nul ne l'observait. Pierre était près de Maréchal qui lui disait à voix basse de ces choses que les véritables amis seuls savent trouver aux heures tristes de la vie. Madame Desvareennes tenait Micheline dans ses bras. Serge s'approcha de mademoiselle de Cernay ; Jeanne fixait toujours sur lui le même regard menaçant. Il eut peur :

— Prenez garde ! dit-il.

— A quoi ? répondit d'une voix égarée la jeune fille : qu'ai-je à craindre maintenant ?

— Que voulez-vous ? reprit Panine avec une fermeté froide et avec un geste d'impatience.

— Je veux vous parler immédiatement.

— C'est impossible, vous le voyez bien.

— Il le faut !

Cayrol et Herzog venaient au prince. Serge sourit à Jeanne avec un signe de tête qui voulait dire : oui. La jeune fille se détourna en silence, attendant visiblement l'exécution de la promesse faite.

Cayrol la prit par la main avec une tendre familiarité :

— Que lui disiez-vous, mademoiselle, à cet heureux prince qui touche au but entrevu dans ses rêves ? Ce n'est pas à lui qu'il faut parler, c'est à moi, pour me donner quelque espoir. L'instant est propice ; c'est la journée aux fiançailles. Vous savez combien je vous aime : faites-moi la faveur de ne plus me repousser comme vous l'avez fait jusqu'ici ! Si vous voulez être bonne, voyez comme ce serait charmant ! On célébrerait les deux mariages le même jour. Une seule église, une seule cérémonie, et une fête splendide qui réunirait les quatre époux. Est-ce que ce tableau n'a rien qui puisse vous séduire ?

— Je ne suis pas facile à séduire, vous le savez, répondit Jeanne d'une voix ferme, en s'efforçant de sourire.

Micheline et madame Desvareennes s'étaient rapprochées.

— Voyons, Cayrol, dit Serge avec un entrain de commande, je suis heureux aujourd'hui ; je réussirai peut-être pour vous comme pour moi. Voulez-vous me laisser plaider votre cause auprès de mademoiselle de Cernay ?

— De grand cœur. J'ai bien besoin d'un avocat éloquent, soupira le banquier en secouant la tête avec mélancolie.

— Et vous, mademoiselle, voulez-vous vous soumettre à l'épreuve ? demanda le prince en se tournant vers Jeanne. Nous avons toujours été fort bons amis, et je vais presque devenir un frère pour vous. Cela me donne quelques droits sur votre esprit et votre cœur, il me semble. M'autorisez-vous à les faire valoir ?

— Faites, monsieur, répondit froidement Jeanne. La tentative est nouvelle. Qui sait ? Elle réussira peut-être !

— Fasse le ciel que cela soit ! s'écria Cayrol ; puis s'approchant de Panine :

— Ah ! cher prince, que de reconnaissance ! Vous savez, ajouta-t-il à voix basse, si vous avez besoin de quelques milliers de louis pour la corbeille...

— La ! la ! corrompeur ! répliqua Serge, avec la même gaîté un peu forcée, voilà que vous mettez votre argent en avant. Vous voyez qu'il n'est pas invincible, puisque vous êtes forcé d'avoir recours à mes faibles talents. Mais sachez que je veux travailler pour la gloire.

— Et, se tournant vers madame Desvareennes :

— Je ne demande qu'un quart d'heure.

— Ne te défends pas trop, dit Micheline à l'oreille de sa compagne, en lui donnant un tendre baiser que celle-ci ne lui rendit pas.

— Viens avec moi, dit Micheline à Pierre, en lui prenant le bras, je veux être à toi seul pendant que Serge va confesser Jeanne. Je redeviens ta sœur comme autrefois. Si tu savais comme je t'aime !

La vaste porte, fenêtre qui donnait sur le jardin venait d'être ouverte par Maréchal, et les tièdes senteurs d'une belle nuit de printemps avait embaumé le salon. Ils descendirent tous auprès de la verte pelouse. Des milliers d'étoiles étincelaient dans le ciel. Les yeux de Micheline et ceux de Pierre se levèrent vers la voûte d'azur sombre, et cherchèrent vaguement l'astre qui présidait à leur destinée. Elle, pour savoir si sa vie serait le long poème d'amour qu'elle avait rêvé, lui pour demander si la gloire, cette maîtresse si exigeante à laquelle il avait fait tant de sacrifices, viendrait au moins le consoler de sa tendresse perdue.

VII

Dans le salon, Jeanne et Serge étaient restés debout en face l'un de l'autre. Le masque était tombé de leur visage ; le sourire de commande avait disparu. Ils se regardaient attentivement, comme deux duellistes qui cherchent à lire dans leur jeu réciproque, afin de se mettre en garde contre le coup mortel et de préparer la riposte décisive. Ce fut Jeanne qui attaqua :

— Pourquoi êtes-vous parti pour l'Angleterre, il y a trois semaines, sans me voir, sans me parler ?

— Qu'aurais-je pu vous dire ? répondit le prince d'un air de fatigue et de profond abattement.

Jeanne lui lança un regard brillant comme un éclair :

— Vous auriez pu me dire que vous veniez de demander la main de Micheline !

— C'eût été brutal !

— C'eût été honnête ! Mais il aurait fallu risquer une explication et vous n'aimez pas à vous expliquer. Vous avez préféré me laisser deviner cette nouvelle dans les réticences de ceux qui m'entourent, aux chuchotements des étrangers. C'était plus simple, en effet, et plus commode pour vous !

Toutes ces paroles avaient été dites par Jeanne avec une vivacité fiévreuse. Les phrases sifflaient, coupantes comme des coups de fouet. L'agitation de la jeune fille était violente, ses joues devenaient rouges, et sa respiration s'embarrassait dans sa gorge, étranglée par l'émotion. Elle s'arrêta un instant, puis, se tournant vers le prince, et le regardant bien en face :

— Ainsi, c'est décidé ce mariage ?

Serge répondit :

—Oui.

Ce fut plus faible qu'un souffle. Comme si elle ne pouvait y croire, Jeanne répéta :

— Vous épousez Micheline ?

Et comme Panine, d'une voix plus ferme, répondait encore : oui ! la jeune fille fit deux pas rapides, et, approchant son visage enflammé de celui du prince :

—Et moi, alors ? dit-elle avec une violence qu'elle ne parvenait plus à contenir.

Serge fit un geste. La fenêtre du salon était encore ouverte et du dehors on pouvait les entendre.

—Jeanne, par grâce, calmez-vous ! reprit-il. Je vous vois dans une exaltation...

—Qui vous inquiète ? interrompit la jeune fille en ricanant.

—Oui, mais pour vous seule, dit le prince froidement.

—Pour moi ?

—Certes. Je crains que vous ne commettiez une imprudence qui vous perdrait sans retour.

—Oui, mais vous avec moi ! Et c'est cela seulement qui vous fait peur.

Le prince regarda mademoiselle de Cernay en souriant. Il changea de ton et lui prenant la main :

—Comme vous êtes donc méchante ce soir ! Et que de colère contre ce pauvre Serge ! Quelle idée va-t-il concevoir de son mérite, en vous voyant lui faire une si flatteuse scène de jalousie ?

Jeanne se dégagea avec brusquerie :

—Ah ! n'essayez pas de plaisanter. Ce n'est pas le moment, je vous le jure. Il faut que vous ne vous rendiez pas un compte exact de votre situation. Vous ne comprenez donc pas que je suis prête à tout dire à madame Desvarences... ?

—Tout ? dit le prince. En vérité, ce ne sera pas grand-chose. Vous lui raconterez que je vous ai rencontrée en Angleterre, que je vous ai fait la cour et que vous avez bien voulu trouver mes assiduités agréables. Et puis ? Il vous plaît de prendre au tragique ce songe d'une nuit d'été fait sous les grands arbres de Churchill Castle, et vous venez me reprocher mes torts ! Mais quels sont-ils ? Sérieusement je ne les vois pas ! Nous vivions dans un monde très bruyant, où nous jouissions de la liberté que les mœurs anglaises accordent à la jeunesse. Votre tante ne trouvait rien à redire à ce marivaudage charmant que nos voisins appellent la flirtation. Je vous ai dit que je vous aimais : vous n'avez laissé entendre que je ne vous déplaisais pas. Nous avons, grâce à ce bel accord, passé un été charmant, et voilà que vous ne voulez plus revenir de cette petite excursion galante, faite hors des limites tracées par notre monde parisien, si rigoriste, quoi qu'on en dise ! Cela n'est pas raisonnable et c'est très imprudent. Si vous donniez suite à vos propos menaçants, si vous preniez ma future belle-mère comme juge des droits que vous invoquez, ne comprenez-vous pas que vous seriez condamnée d'avance ? Ses intérêts sont directement opposés aux vôtres. Entre sa fille et vous, est-ce qu'elle peut hésiter ?

—Oh ! vos calculs sont habiles et vos mesures étaient bien prises, répondit Jeanne. Cependant si madame Desvarences n'était pas la femme que vous croyez, si elle prenait fait et cause pour moi, et, pensant que celui qui a été amant déloyal sera mari infidèle, si elle augurait de l'avenir de sa fille par son passé à moi, qu'arriverait-il ?

—Simplement ceci, répondit Serge. Las de la vie précaire et hasardeuse que je mène, je partirais en Autriche et reprendrais du service. L'uniforme est le seul vêtement qui puisse déguiser honorablement la misère.

Jeanne regarda le prince avec angoisse, puis, faisant un effort :

—Ainsi, en tout cas, dit-elle, pour moi, l'abandon ?

Et, se laissant tomber sur un siège, elle se cacha le visage entre les mains. Panine resta un instant silencieux. La douleur de la jeune fille, qu'il devenait sincère, le troublait plus qu'il ne voulait le laisser voir. Il avait aimé mademoiselle de Cernay, et il l'aimait encore. Mais il sentait qu'un mouve-

ment de faiblesse le mettait à la merci de Jeanne, et qu'un aveu tombé de ses lèvres, en ce grave moment, équivalait à la rupture de son mariage avec Micheline. Il se raidit contre ses impressions et répliqua avec une douceur insinuante :

— Que parlez vous d'abandon, quand un brave garçon qui vous aime et qui a une superbe fortune veut vous épouser ?

Mademoiselle de Cernay releva brusquement la tête.

—Ainsi, c'est vous qui me proposez d'épouser M. Cayrol ? Et rien ne se révolte en vous à l'idée que je peux me laisser aller à suivre votre conseil ? Mais, vous m'avez donc trompée depuis le premier instant où vous m'avez parlé ? Vous ne m'avez donc pas aimée un jour ? Pas une heure ?

Serge sourit, et, reprenant son ton caressant et léger :

—Ma chère Jeanne, si j'avais cent mille francs de rentes, je vous donne ma parole d'honneur que je n'épouserais pas une autre femme que vous, car vous feriez une adorable princesse.

Mademoiselle de Cernay fit un geste d'indifférence superbe :

—Eh ! que m'importe ce titre ? dit-elle avec passion. Ce que je veux, c'est vous ! Rien que vous !

—Vous ne savez pas ce que vous me demandez. Je vous aime trop pour vous associer à ma destinée. Si vous la connaissiez, cette gêne dorée, cette misère en gants blancs qui est mon lot, vous seriez effrayé, et vous comprendriez que, dans ma résolution de m'écarter de vous, il y a beaucoup de tendresse et de générosité. Croyez-vous qu'on renonce facilement à une femme aussi adorable que vous l'êtes ? Je m'y résigne cependant. Que ferai-je de ma belle Jeanne dans le petit appartement de trois pièces que j'habite rue de Madame ? Est-ce avec les dix ou douze mille francs que je tiens de la libéralité des Panine de Russie, que je pourrais subvenir aux dépenses d'un ménage ? J'ai déjà de la peine à me suffire à moi-même. Je vis au cercle où je mange à bon marché. Je monte les chevaux de mes amis, et je ne touche jamais une carte, quoique je sois passionnément joueur. Je vais beaucoup dans le monde ; on m'y voit briller, superbe, et je rentre chez moi à pied pour économiser une course de voiture. C'est ma concierge qui fait ma chambre et s'occupe de tenir mon linge en bon état. Ma vie intime est triste, sombre, humiliée. Elle est la noire chrysolide du papillon éclatant que vous connaissez. Voilà ce qu'est le prince Panine, ma chère Jeanne. Un gentilhomme de belle mine, de haute apparence, qui vit avec l'économie d'une vieille fille. On le voit passer élégant et joyeux, et on envie son luxe. Luxe de pacotille, trompeur comme les chaînes de montre en chrysocale. Vous comprenez, n'est-il pas vrai, maintenant, que je ne puis sérieusement vous offrir la moitié d'une existence pareille ?

Mais si, avec ce tableau, d'ailleurs rigoureusement exact, de sa vie, Panine avait cru détourner de lui la jeune fille, il s'était trompé. Il avait compté sans l'exaltation de Jeanne, qui devait l'entraîner à accepter tous les sacrifices pour conserver l'homme qu'elle adorait.

—Si vous étiez riche, Serge, dit-elle, je n'aurais pas fait un effort pour vous ramener à moi. Mais vous êtes pauvre, et j'ai le droit de vous dire que je vous aime : la vie, près de vous, serait toute de dévouement et d'abnégation. Chaque peine endurée serait une preuve d'amour, et c'est pour cela justement que je veux souffrir. Votre vie, avec moi, ne serait ni triste ni humiliée. Je la ferais douce par ma tendresse et rayonnante par ma joie. Et nous serions tellement heureux que vous diriez : Comment ai-je pu jamais rêver autre chose ?

—Hélas, Jeanne, reprit le prince, c'est une idylle poétique et charmante que vous me faites entrevoir. Nous fuirions, n'est-il pas vrai, loin du monde ? Nous irions dans un coin ignoré reconquérir le paradis perdu. Combien ce bonheur durerait-il ! Une saison, le printemps de notre jeunesse. Puis l'automne viendrait, âpre et morose. Les illusions s'envoleraient comme les hirondelles dans les romances, et nous nous apercevriions avec épouvante que ce que nous avions pris pour une félicité éternelle n'était que le rêve d'un jour ! Pardonnez-moi ces paroles pleines de désenchantement, ajouta Serge en voyant Jeanne se lever brusquement, mais notre existence se décide en ce moment. C'est la raison seule qu'il faut écouter.

—Et moi je vous supplie de n'écouter que votre cœur ! s'écria mademoiselle de Cernay en saisissant les mains du prince, qu'elle serra dans ses doigts frémissants. Souvenez-vous que vous m'aimiez. Dites que vous m'aimez toujours !

Jeanne s'était rapproché de Serge. Son visage brûlant touchait presque celui du jeune homme. Ses yeux, brillants de fièvre, imploraient avec passion un regard plus doux. Elle était ainsi d'une beauté tellement entraînante, que Païne, si maître de lui qu'il fût, perdit la tête un moment.

Mais le prince fut aussi vite calmé qu'il avait été irrésistiblement enivré.

—Voyez, dit-il avec un sourire, comme nous sommes peu raisonnables l'un et l'autre, et avec quelle facilité nous ferions une sottise irréparable ! Et cependant nos moyens ne nous le permettent pas !

—Par grâce, ne m'éloignez pas de vous ! dit Jeanne désespérée. Vous m'aimez, je le sens, tout me le dit ! Et vous voulez m'abandonner parce que vous êtes pauvre et que je ne suis pas riche ! Est-ce qu'un homme est jamais pauvre quand il a deux bras ? Travaillez !

Cette apostrophe avait été lancée par Jeanne avec une admirable énergie. On sentait en elle une force de passion capable de surmonter tous les obstacles. Serge tressaillit. Pour la seconde fois, il se sentait atteint jusqu'à l'âme par cette étrange fille. Il comprit qu'il fallait ne lui laisser aucune illusion, et jeter de la glace sur le feu qui la dévorait.

—Ma chère Jeanne, dit Serge avec une affectueuse douceur, vous déraisonnez tout à fait. Pour le prince Païne, mettez-vous bien cela dans la tête, il n'y a que trois conditions sociales possibles : Être riche, soldat ou prêtre. J'ai le choix. A vous de décider.

Cette nette définition brisa les dernières résistances de mademoiselle de Cernay. Elle sentit que tout était inutile, et, se laissant aller sur un canapé, écrasée de douleur, elle balbutia :

—Ah ! cette fois, c'est fini, je suis perdue !

Païne alors, s'approchant d'elle, insinuant et souple, tel que le serpent près de la première femme, lui murmura tout près de l'oreille, comme s'il eût craint que ses paroles, en se répandant dans l'air, perdissent leur subtil poison :

—Non, vous n'êtes pas perdue. Vous êtes sauvée, au contraire, si vous voulez seulement m'écouter et me comprendre. Que sommes-nous l'un et l'autre ? Vous, une enfant recueillie par une femme généreuse, moi, un gentilhomme ruiné. Vous vivez dans le luxe, grâce à la libéralité de madame Desvarenes, moi, je me soutiens à peine dans le monde grâce aux secours de ma famille. Notre présent est précaire, notre avenir est hasardeux. Et voilà que tout à coup la fortune passe à notre porte. Il suffit que nous tendions la main et, d'un seul coup, nous conquérons la puissance inconnue que donne la richesse ! La richesse ! ce but vers lequel court toute l'humanité ! Comprenez-vous ? Nous, les faibles et les dédaignés, nous devenons les forts et les superbes. Et que faut-il pour cela ? Un éclair de raison, une minute de sagesse : oublier un rêve et accepter la réalité.

Jeanne le laissa jusqu'au bout développer sa pensée. Un pli amer avait creusé sa lèvre. Désormais elle ne devait plus croire à rien. Après avoir écouté ce que Serge venait de dire, elle pouvait tout entendre.

—Ainsi, reprit-elle, le rêve c'est l'amour, la réalité, c'est l'intérêt ! Et c'est vous qui me tenez ce langage, pour qui j'étais prête à tous les sacrifices ! Vous ! que j'aurais servi à genoux ! Et quelle raison me donnez-vous pour justifier votre conduite ? L'argent ! l'argent indispensable et stupide ! Rien que l'argent ! Mais c'est odieux ! Et infâme, et ignoble !

Serge reçut cette bordée d'injures sans baisser le front. Il s'était cuirassé contre le mépris, il s'était fait sourd aux insultes. Jeanne poursuivit avec une rage grandissante :

—Cette Micheline qui a tout, elle, famille, fortune, amis, et qui me prend mon seul bien : votre amour, dites-moi donc que vous l'aimez ! Ce sera plus cruel ; mais ce sera moins vil ! Mais non, voyons, ce n'est pas possible ! Vous avez cédé à la

tentation en la voyant si riche, vous avez eu une heure de convoitise, mais vous allez revenir à vous-même et agir en honnête homme. Pensez donc qu'à nos yeux vous vous déshonorez ! Serge ! répondez-moi !

Et elle le saisissait de nouveau, elle essayait de l'entraîner par son ardeur. Lui, il restait immobile, silencieux et glacé. Elle eut une révolte de conscience :

—C'est bien, dit-elle, épousez-la !

Elle resta sombre et farouche, semblant avoir oublié qu'il était là. Elle songeait profondément. Puis, avec violence, se mettant à marcher dans le salon :

—Puisqu'il est décidé que c'est cet implacable intérêt, auquel je viens de me heurter, qui est la loi du monde, le mot d'ordre social ! Puisqu'en refusant de partager la folie commune je risquo de rester isolée dans une faiblesse et qu'il faut être forte pour s'imposer à tous. C'est bien ! Je vais agir désormais de façon à n'être plus ni dupe ni victime. A l'avenir tout pour moi, et malheur à qui me fera obstacle ! C'est là, n'est-ce pas, la morale du siècle ?

Elle se mit à rire nerveusement :

—Étais-je bête ! Allons, prince, vous m'avez déniaisée. Grand merci de la leçon. Elle a été dure, mais elle me profitera.

Le prince, étourdi d'un si prompt changement, écoutait Jeanne avec stupeur. Il ne comprenait pas encore bien :

—Qu'allez-vous faire ? dit-il.

Jeanne la regarda avec une expression diabolique. Ses yeux étaient brillants comme des étoiles, ses dents blanches étincelaient entre ses lèvres.

—Je vais, répondit-elle, poser les premières bases de ma puissance et, pour suivre votre conseil, épouser un millionnaire !

Elle courut à la fenêtre et se penchant vers le jardin plein d'ombre, elle cria :

—Monsieur Cayrol !

Serge, plein de surprise et mordu par une soudaine jalousie, s'élança vers elle comme pour la rappeler :

—Jeanne ! dit-il en tendant vaguement les bras.

—Eh bien ! Qu'y a-t-il ? fit la jeune fille avec une écrasante hauteur. Etes-vous effrayé d'avoir si vite gagné votre procès !

Et comme Serge se taisait :

—Allons, remettez-vous, ajouta-t-elle, vous toucherez de beaux honoraires. La dot de Micheline vaut la peine que vous vous êtes donnés !

On entendait le pas pressé de Cayrol qui gravissait l'escalier.

—Vous m'avez fait la faveur de m'appeler, mademoiselle ! dit-il en s'arrêtant sur le seuil du salon. Suis-je assez heureux pour avoir enfin trouvé grâce à vos yeux ?

—Voici ma main, répondit simplement mademoiselle de Cernay en tendant à Cayrol ses doigts blancs et effilés qu'il couvrit de baisers.

Madame Desvarenes était rentrée derrière le banquier. Elle poussa une exclamation joyeuse.

—Cayrol, dit-elle, vous n'épouserez pas Jeanne seulement pour ses beaux yeux : je la dote.

Micheline venait de sauter au cou de sa compagne. Ce fut un concert de félicitations. Mais Jeanne, avec un air grave, emmenant Cayrol à part :

—Je veux agir honnêtement avec vous, monsieur. Je cède aux sollicitations dont je suis l'objet. Mais sachez que mes sentiments ne changent point si promptement. C'est ma main seule que je vous accorde aujourd'hui.

—Je n'ai pas la futilité de penser que vous m'aimiez, mademoiselle, dit humblement Cayrol. Vous me donnez votre main ce sera à moi de gagner votre cœur, et avec le temps et une sincère affection, je ne désespère point d'y parvenir. Je suis profondément heureux, croyez-le bien, de la grâce que vous me faites, et toute ma vie se passera à vous en prouver ma reconnaissance.

Jeanne fut émue : elle regarda Cayrol et ne le trouva plus

aussi commun qu'il lui paraissait d'habitude. Elle se promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour s'attacher à ce brave homme.

Serge, prenant congé de madame Desvarences, lui disait :

— En échange de tout le bonheur que vous me donnez, je n'ai à vous offrir que ma vie, acceptez-la, madame, elle est bien à vous.

La patronne regarda profondément le prince ; puis, d'un ton singulier :

— J'accepte, dit-elle. A compter d'aujourd'hui, vous m'appartenez.

Maréchal prit le bras de Pierre et l'emmena au dehors :

— Le prince vient de prononcer des paroles, dit-il, qui me rappellent Antonio disant au Juif dans le *Marchand de Venise* : " Tes sequins en échange d'une livre de ma chair ". Madame Desvarences aima sa fille d'une tendresse plus redoutable que celle qu'avait Schylock pour son or. Le prince fera bien d'être exact à l'échéance, et de payer fidèlement les arrérages de bonheur qu'il a promis.

VIII

Le lendemain de cette mémorable soirée, Pierre partit pour Alger, malgré les prières de madame Desvarences qui voulait le garder auprès d'elle. Il allait terminer ses affaires. Il promit d'être de retour pour le mariage. Décidé à faire contre mauvaise fortune bon cœur, il était prêt à boire jusqu'à la lie le calico amer de ses désillusions. La patronne, voulant lui donner un dédommagement, lui avait proposé la direction de l'usine de Jouy avec un important intérêt dans la maison.

— De la sorte, disait-elle, si tu n'es pas mon fils, tu seras au moins mon associé. Et si je ne te laisse pas toute ma fortune à ma mort, je pourrai t'enrichir de mon vivant.

Pierre n'accepta pas. Il ne voulut point qu'on pût le soupçonner d'avoir, en rêvant d'épouser mademoiselle Desvarences, essayé de faire une spéculation. Il voulut sortir, les mains vides, de cette maison dans laquelle il avait espéré passer toute sa vie, afin que nul ne pût douter que c'était la femme qu'il aimait en Micheline, et non l'héritière. On lui avait offert une fort belle affaire de mines à diriger en Savoie ; il trouverait là, en même temps, profit et honneur, car il y avait des études scientifiques très intéressantes à faire pour mener à bien l'exploitation dont il se chargeait. Il projetait de se jeter à corps perdu dans le travail, et de demander à l'étude l'oubli de ses chagrins.

A l'hôtel de la rue Saint-Dominique le mariage était poussé grand train. D'un côté, le prince, et, de l'autre, Cayrol, mettaient une ardeur extrême à hâter les préparatifs de ce beau jour, l'un, parce qu'il y voyait la réalisation de ses rêves ambitieux, l'autre, parce qu'il y trouvait la satisfaction de sa folle passion. Serge, gracieux et attentionné, se laissait adorer par Micheline, qui ne pouvait se rassasier de voir et d'entendre celui qu'elle aimait. C'était une sorte de délire qui s'était emparé de la jeune fille. Madame Desvarences assistait, avec une stupéfaction profonde, à cette métamorphose de son enfant. La Micheline indolente et un peu froide, se laissant vivre, avec une morbidité d'odalisque couchée sur des coussins de soie, s'était changée en une amoureuse remuante et agitée, les yeux flamboyants, les lèvres épanouies. Il s'exhalait d'elle comme un immense désir d'amour. Ainsi que ces fleurs qu'un rayon de soleil fait fleurir et embaumer, Micheline s'était, sous le regard de Serge, animée et embellie.

La mère en avait conçu une violente amertume, elle parlait de cette transformation de sa fille avec un ironique dédain. Pour elle, Micheline n'était pas sérieuse. Seule, une poupée était capable de s'aimer aussi follement d'un homme pour sa seule beauté. Car, à son avis, au moral, ce prince était d'une médiocrité navrante. Nul d'esprit, muet aussitôt que la conversation prenait un tour sérieux, ne parlant que chiffons une femme, ou chevaux comme un maquignon. Et c'était un tel personnage qui affolait littéralement Micheline ! La patronne

se sentait humiliée ; elle n'osait rien dire à sa fille, mais elle se soulageait auprès de Maréchal, dont la discrétion lui était connue, et qu'elle appelait volontiers le tombeau des secrets. Maréchal écoutait patiemment les confidences de madame Desvarences, et il essayait de combattre l'animosité croissante de la patronne contre son futur gendre. Non qu'il aimât le prince, — il était trop du parti de Pierre pour être bien disposé à l'égard de Panine, — mais, avec son bon sens, il comprenait que madame Desvarences aurait tout à gagner à dissimuler ses sentiments. Et quand la patronne, si redoutable pour tout le monde, excepté pour sa fille, s'écriait avec colère :

— Cette Micheline ! Je viens encore de la voir passer dans le jardin, pendue au bras de ce grand flandrin, les yeux fixés sur les siens, comme une alouette fascinée par un miroir. Mais qu'est-ce qui s'est passé en elle pour qu'elle soit dans un pareil état ?

Maréchal l'interrompit doucement :

— Toutes les blondes sont comme cela, affirma-t-il avec sa gaîté ironique. Vous ne pouvez pas comprendre, vous, madame : vous êtes brune.

Alors madame Desvarences se fâchait :

— Laissez moi tranquille, disait-elle, vous êtes stupide ! Elle a besoin d'être douchée, voilà tout ! Elle est folle !

Cayrol, lui, vivait dans l'extase d'un Italien agonouillé devant la madone. Jamais il n'avait été si satisfait. Un trouble profond s'était emparé de lui, il pliait sous le poids de sa joie. Jusque-là il n'avait jamais pensé qu'aux affaires. S'enrichir était le but de sa vie, et maintenant il allait travailler à son bonheur. Tout était plaisir pour lui. Il n'était pas blasé ; il s'amusait comme un enfant à orner l'appartement qu'il devait habiter avec Jeanne. A son gré rien n'était trop beau ni trop coûteux pour le temple de la déesse, comme il disait avec un gros rire qui éclairait toute sa figure. Et quand il parlait de ce futur nid de ses amours, il disait, avec un frisson voluptueux :

— C'est ravissant ! Un vrai petit paradis !

Puis, le financier reparaisait malgré tout, il ajoutait :

— Et je sais ce que cela me coûte !

Mais il ne regrettait pas son argent. Il savait qu'il toucherait les intérêts. Sur un seul point il avait des inquiétudes : la santé de mademoiselle de Cernay. Depuis le jour de leurs accords Jeanne était devenue encore plus grave et plus sombre. Elle avait maigri, et ses yeux s'étaient crouvés, comme si, secrètement, elle pleurait. Quand il parla de ses préoccupations à madame Desvarences.

— Ces jeunes filles sont insensées, s'écria la patronne. Le mariage les met dans un état incompréhensible ! Regardez ma fille. Elle bavarde comme une pie, elle saute comme une chèvre. Elle a une parole de vers luisants sous les sourcils ! Quant à Jeanne, c'est une autre chanson : elle a le *conjunctivo* mélancolique ; elle prend des airs penchés, comme une jeune victime ! Laissez faire, tout ça passera. Mais il faut avouer que la gaîté de l'une est, au moins, aussi irritante que la langueur de l'autre !

Cayrol, un peu rasséréné par cette sortie de madame Desvarences, et pensant comme elle que c'était l'inconnu du mariage qui troublait Jeanne, n'attacha plus d'importance aux tristesses de sa fiancée. Micheline et Serge s'isolaient complètement. Ils fuyaient au jardin aussitôt qu'un importun venait au salon troubler leur tête-à-tête. Si on descendait au jardin, ils se sauvaient dans la serre.

Cette manœuvre avait plu beaucoup à Serge qui se sentait toujours gêné sous le regard de Jeanne. Mademoiselle de Cernay avait un certain pli dans le sourcil, quand elle voyait passer Micheline au bras du prince, qui mettait Panine au supplice. Il fallait cependant se retrouver à table le soir, car Serge et Cayrol dinaient rue Saint-Dominique. Le prince avait beau s'absorber dans ses conversations à voix basse avec Micheline, il était difficile qu'à un moment donné, il n'adressât pas la parole à Jeanne. Ces moments là étaient très pénibles pour Serge. Il craignait toujours quelque éclat, connaissant la nature ardente et passionnée de celle qu'il avait délaissée. Aussi, de-

vant Jeanne, contenait-il Micheline dans les limites d'une tendresse moins débordante. Mademoiselle Desvarennnes faisait honneur de cette réserve au tact et au bon ton du prince, sans se douter que ce qu'elle prenait pour la retenue de l'homme du monde n'était que la prudence de l'amant inquiet.

Jeanne endurait toutes les tortures de l'enfer. Trop orgueilleuse pour rien dire, après l'explication qu'elle avait eue avec Serge, trop éprise pour supporter d'un cœur impassible le spectacle de sa rivale, elle voyait approcher, avec une profonde horreur, l'instant où elle appartiendrait à l'homme qu'elle était résolue à épouser, mais qu'elle n'aimait pas. Elle avait eu un moment l'idée de rompre, et, ne pouvant être à celui qu'elle adorait, au moins, de se garder à elle-même. Mais la pensée de la lutte qu'il lui faudrait soutenir contre tous ceux qui l'entouraient l'arrêta. Que ferait-elle chez madame Desvarennnes ? Il lui faudrait assister aux épanchements de Serge et de Micheline. Elle aimait mieux quitter la maison. Au moins, avec Cayrol, elle s'éloignerait, elle serait libre, et peut-être l'estime qu'elle ne pouvait manquer d'avoir pour son mari lui tiendrait-elle lieu d'amour. Une tendresse filiale, fraternelle, une tendresse quelconque enfin, ferait illusion à ce pauvre homme, qui ne demandait qu'à tout accepter de Jeanne. Et elle n'aurait plus devant les yeux ce groupe tournoyant de Micheline et de Serge, se promenant autour de la pelouse, et disparaissant dans les sentiers étroits. Elle n'aurait plus dans l'oreille le boudonnement de leur causerie amoureuse.

Un soir, Serge, en arrivant dans le petit salon de la rue Saint-Dominique, trouva madame Desvarennnes toute seule. Elle avait sa mine grave des jours où il y avait une grosse affaire à lancer. Elle était debout devant la cheminée, les mains croisées derrière le dos, comme un homme. Visiblement, elle avait éloigné tout le monde. On entendait Cayrol, Micheline et Jeanne dans le jardin. Serge eut un froid au cœur. Il présentait une difficulté. Mais, décidé à tout pour faire disparaître l'obstacle, quel qu'il fût, il fit bonne contenance et salua madame Desvarennnes, sans que son visage trahit son inquiétude.

— Bonjour, prince, dit la patronne, vous êtes venu de bonne heure aujourd'hui, pas autant que Cayrol, il est vrai, mais maintenant Cayrol ne sait plus ce qu'il fait. Asseyez-vous ; nous avons à causer. Vous pensez bien qu'une fille comme mademoiselle Desvarennnes ne se marie pas sans que ses fiancailles fassent quelque bruit. Les langues marchent ferme, dans notre entourage, et les plumes aussi. On est venu me dire beaucoup de mal de vous, et j'ai reçu un joli lot de lettres anonymes sur votre compte.

Et comme Serge faisait un geste d'indignation.

— Ne vous faites pas d'émotion, continua la patronne, je n'ai pas écouté les bavardages et j'ai brûlé les lettres. Les uns disaient que vous étiez un homme dissolu, capable de tout pour arriver à votre but. Les autres insinuaient que vous n'étiez pas prince, que vous n'étiez pas Polonais, que vous étiez né aux Ternes d'un cocher russe et d'une couturière, que vous aviez vécu au crochets de mademoiselle Anne Monplaisir, l'étoile des *Variétés*, et que vous vous mariez pour payer vos dettes avec l'argent de ma fille.

Panine, pale comme un mort, se leva cette fois, et d'une voix étranglée :

— Madame ! s'écria-t-il...

— Asseyez-vous, mon cher enfant, interrompit la patronne, si je vous raconte ces choses, c'est que j'ai la preuve qu'elles ne sont pas vraies. Autrement, je ne me serais même pas donné la peine de causer avec vous ; je vous aurais consigné à ma porte, et tout aurait été dit. Certes, vous n'êtes pas un ange, mais les peccadilles que vous avez commises sont de celles qu'on pardonne à un fils, et qui, de la part d'un gendre, font sourire certaines mères.

Vous êtes prince, vous êtes beau, vous avez été aimé. Vous étiez garçon ; c'était votre affaire. Mais vous allez être, dans une dizaine de jours, le mari de ma fille, et il est nécessaire que nous prenions quelques dispositions. Or, je vous ai attendu pour vous parler de votre femme, de vous et de moi.

Ce que madame Desvarennnes venait de dire avait soulagé Serge d'un grand poids. Il se sentit tellement heureux qu'il résolut de tout faire pour que la mère de sa fiancée fût satisfaite :

— Parlez, madame, répondit-il, je vous écoute avec autant d'attention que de confiance, car de vous je ne puis rien attendre que de bon et de sensé.

La patronne sourit.

— Oh ! Je sais que vous avez la langue dorée, mon bel ami, mais je ne me paye pas de mots, moi, et je ne suis pas facile à enjôler.

— Ma foi, reprit Serge, je ne mettrai pas de malice à essayer de vous plaire ; je me contenterai d'y mettre beaucoup de cœur.

Le visage de madame Desvarennnes, à ces paroles, s'illumina subitement, comme un paysage marqué par la brume et que vient éclairer un rayon de soleil :

— Alors nous allons nous entendre tout de suite, dit-elle. Depuis quinze jours nous vivons dans les préparatifs du mariage ; nous n'avons pas pu parler raison. Du reste tout le monde divague ici. Ce pendant nous allons commencer une nouvelle existence, et je crois qu'il serait bon d'en poser les bases. J'ai l'air de rédiger un contrat, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, c'est une vieille habitude de commerçante. J'aime à savoir où je vais.

— Je ne vois là rien que de très légitime. Je trouve même qu'en ne m'imposant pas vos conditions avant de donner votre consentement, vous avez agi avec une extrême délicatesse.

— Est-ce que cela vous a bien disposé pour moi ! Tant mieux ! dit la patronne. Car vous le savez, je dépends de ma fille qui va désormais dépendre de vous, et il est de mon intérêt de me mettre dans vos petits papiers.

En prononçant ces paroles avec une bonhomie enjouée, madame Desvarennnes avait un léger tremblement dans la voix. Elle se rendait compte de l'importance de la partie qu'elle jouait, et elle tenait à la gagner à tout prix.

— Voyez vous, continua-t-elle, je ne suis pas une femme commode. Je suis un peu despote, je le sais ; j'ai tellement pris l'habitude de commander depuis trente-cinq ans ! Les affaires étaient lourdes, et il fallait de la volonté. J'en ai eu. Et dame, le pli est pris. Aussi, cette diablerie de volonté, qui m'a si bien réussi dans mon commerce, j'ai peur qu'avec vous, elle ne me joue des tours. Ceux qui vivent autour de moi depuis longtemps savent que si j'ai la tête vive, j'ai bon cœur. Ils se plient à ma tyrannie ; mais vous, qui êtes nouveau dans la maison, comment allez-vous prendre ça ?

— Je ferai comme les autres, répondit Serge très simplement, je me laisserai mener, et avec joie. Pensez donc que je vis, depuis des années, sans famille, sans lien, à l'abandon. Et soyez sûre que toute chaîne me sera légère et douce qui m'attachera à quelqu'un et à quelque chose. Et puis franchement, dit-il en changeant de ton et en regardant madame Desvarennnes avec tendresse, si je ne faisais pas tout pour vous plaire, je serais bien ingrat.

— Oh ! s'écria madame Desvarennnes, ce n'est malheureusement pas une raison.

— En voulez-vous une meilleure ? reprit le jeune homme en donnant à sa voix si pénétrante tout le charme qu'elle pouvait avoir. Si je n'avais pas épousé votre fille pour elle-même, je crois que je l'aurais épousée à cause de vous.

Pour le coup, la patronne se dérida tout à fait. Et menaçant Serge du bout du doigt :

— Ah ! Polonais, dit-elle, gascon du Nord !

— Sérieusement, continua Serge, avant de savoir que je deviendrais votre gendre, je vous considérais comme une femme tout à fait hors ligne. A l'admiration que j'avais pour vos hautes capacités, joignez l'affection que m'a inspirée votre bonté, et vous comprendrez que je sois, à la fois, très heureux et très fier d'avoir une mère telle que vous.

Madame Desvarennnes regarda Panine attentivement ; elle le vit sincère. Alors, prenant son courage, elle aborda le point capital de cet entretien, le point auquel elle subordonnait tout.

—S'il en est ainsi, interrogea-t-elle, vous n'aurez donc pas de répugnance à vivre auprès de moi ? Elle s'arrêta, puis, appuyant : chez moi ?

—Mais, est-ce que cela n'était pas sous-entendu ? riposta vivement Serge, je l'ai toujours compris ainsi. Vous avez dû voir que je ne m'étais pas occupé de chercher une habitation pour ma femme et pour moi. Si vous ne m'aviez pas offert de rester chez vous, je vous l'aurais demandé.

Madame Desvarences eut une telle explosion de joie qu'elle stupéfia Panine. Ce fut là seulement, dans cette pâleur, dans ce tremblement soudain, et dans cette voix changée, qu'il comprit toute l'immensité de la tendresse de cette mère pour sa fille.

—J'ai tout à gagner à cet arrangement, continua-t-il ; ma femme sera heureuse de ne pas vous quitter, et vous, vous me saurez gré de ne pas vous avoir enlevé mademoiselle Micheline. L'une et l'autre vous m'en aimerez davantage, et c'est tout ce que je souhaite.

—Que c'est bien ce que vous faites là ! reprit madame Desvarences, et que je vous remercie ! Je craignais que vous n'eussiez des idées d'indépendance.

—J'aurais été heureux de vous les sacrifier, mais je n'ai même pas ce mérite.

Tout ce que Serge avait dit était si franc, si net, et exprimé avec une douceur si pénétrante que peu à peu les préventions de madame Desvarences s'effaçaient. Il s'empara d'elle comme il s'était emparé de Micheline et comme il devait s'emparer de tous ceux qu'il se proposerait de conquérir. Son charme agissait irrésistiblement. Il entra en vous par les yeux et les oreilles. Séducteur né, mouvant, captieux, hardi, il gardait toujours ses airs naïfs et tendres qui le faisaient ressembler à une fille.

—Je vais vous expliquer comment nous nous arrangerons, reprit la patronne. En prévision du mariage de ma fille, j'ai fait diviser mon hôtel en deux habitations bien distinctes. On dit que la vie en commun offre beaucoup d'inconvénients pour une belle-mère et pour un gendre. Aussi je tiens à ce que vous soyez chez vous complètement. Je sais qu'une vieille figure comme moi effarouche les amoureux. Je ne viendrai chez vous que quand vous m'inviterez. Mais, même enfermée au fond de mon appartement, je serai avec ma fille, je respirerai le même air qu'elle. Je l'entendrai aller, venir, chanter, rire, et je me dirai : "Cela va bien ! Elle est contente !" Voilà tout ce que je demande : un petit coin d'où je puisse assister à sa vie.

Serge lui prit la main avec effusion :

—Ne craignez rien, dit-il, votre fille ne vous quittera jamais.

Madame Desvarences, incapable de contenir la joie qui l'inondait, ouvrit ses bras, dans lesquels Serge se jeta avec la fougue d'un véritable fils.

—Savez-vous que je vais vous adorer ! s'écria-t-elle en montant à Panine un visage rayonnant de contentement.

—Mais je l'espère bien ! répliqua vivement le jeune homme.

Madame Desvarences devint songeuse :

—Quelle étrange chose que la vie ! reprit-elle. Je vous ai fait une opposition acharnée, et voilà que vous vous conduisez envers moi de façon à me donner des remords. Oh ! Je comprends que vous passiez pour un homme dangereux, si vous vous entendez à retourner le cœur des autres femmes, comme vous venez de retourner le mien.

Elle regarda fixement le prince, puis, de sa voix de commandement haute et claire, avec une nuance de gaieté :

—Ah ça ! j'espère que tous vos moyens de séduction vous les réserverez pour ma fille maintenant. Plus de marivaudages, hein ? Elle vous aime ; elle serait jalouse. Et vous vous feriez une mauvaise affaire avec moi ! Faites à ma Micheline une bonne existence calme, sans un nuage... Du bleu ! Toujours au bleu !

—Cela sera facile, dit Serge. Pour être malheureux il faudrait aller au-devant du malheur, et certes je n'irai pas.

Il se mit à rire.

—Et puis vos bons amis, poursuivit-il, qui vous ont tant critiquée quand vous m'avez accordé la main de mademoiselle Micheline, seraient trop contents ! Je ne leur ferai pas ce plaisir de leur permettre de se poser en augures et de crier sur tous les tons : Nous l'avions bien dit !

—Il faut les excuser, répondit madame Desvarences. Vous avez fait bien des jaloux. Sans parler de certains projets que j'avais en tête, ma fille a été demandée par tout ce qu'il y a de mieux sur la place de Paris. Des maisons de première marque ! On a été un peu mécontent dans notre monde. On a dit : Madame Desvarences a voulu que sa fille fût princesse. Nous verrons comment cela lui réussira. Son gendre lui mangera son argent et la méprisera. Propos de gens vexés. Donnez-leur un démenti, arrangez-vous pour que nous soyons tous heureux, et nous aurons raison contre tout le monde.

—Espérez-vous que cela sera ?

—J'en suis sûre, conclut la patronne en serrant affectueusement la main de son futur gendre.

Micheline entra, anxieuse de voir la conversation se prolonger entre sa mère et son fiancé. Elle vit Serge et madame Desvarences la main dans la main. Elle poussa un cri de joie, et, s'élançant au cou de sa mère, elle l'embrassa avec une tendresse à laquelle celle-ci n'était plus habituée.

—Eh bien ! Vous êtes d'accord ? dit-elle, en faisant à Serge un signe gracieux.

—Il a été charmant, répondit madame Desvarences en parlant à l'oreille de sa fille. Il consent à habiter l'hôtel et il y met une bonne grâce exquise. Voilà, chère enfant, le premier bon moment que j'ai depuis que tu es fiancée. Mais j'avoue que je ne regrette rien.

—Puis, continuant tout haut :

—Nous partirons dès demain, pour Cernay, où le mariage aura lieu. Il faut que je mette les ouvriers afin de tout préparer pour vous. Du reste la noce sera plus brillante à la campagne. Nous aurons tous les ouvriers de l'usine. On ouvrira le parc aux paysans : ce sera une véritable fête... Car nous sommes seigneurs dans ce pays-là, ajouta-t-elle avec un peu d'orgueil.

—Tu as raison, maman, ce sera bien mieux, s'écria Micheline ; et, prenant Serge par la main :

—Allons ! dit-elle.

En courant, elle l'entraîna dans le jardin. Et, au travers des bosquets odorants, ils respirèrent leur même, et cependant toujours nouvelle promenade, bras dessus dessous, la jeune fille suspendue à celui qu'elle aimait, et lui, la couvrant d'un regard ardent, pendant que de sa voix caressante il lui redisait les mêmes mots cent fois entendus et toujours écoutés avec un tressaillement de joie.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La 2e série a pour titre : *ENTRE FEMMES.*

MAISON FONDÉE EN 1869

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.



REMEDE NATUREL POUR LES
**Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
 Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
 condrie, Mélancolie, Inébrriété,
 Insomnie, Etourdissement,
 Faiblesse du Cerveau et
 de la Moelle Epinière.**

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
 A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation !

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuillet n du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE.

Fermiers de la circulation.

516 RUE CRAIG, Montreal.

- Liste des numeros parus dans la
 Bibliothèque a Cinq Cents
- Lo Banquier des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, (2e série)
 - Lo Pêcheur de Perles, 1re série
 - Les Frères de la Cote, 2e série
 - Les Voleurs de Chevaux, 1re série
 - La Chasse aux brigands, 2e série
 - Lo Peau Rouge, 3e série
 - Lo Crime de Pierrofito, 1re série
 - La Révélation, 2e série
 - Colomba 1re série
 - La Vengeance Corse, 2e série
 - Lo Fou Yegof, 1re série
 - L'Invasion, 2e série
 - Lo combat de Falkenstein, 3e série
 - L'Honnête Criminel
 - Lo bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1re série
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série
 - Valérie 3e série
 - L'Héritage Fatal, 1re série
 - Lo Jeltatoro, 2e série
 - La Jeune Indienne, 1re série
 - Partie pour lo Canada, 2me série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re
 - La Fille de Margared, 2e série (série)
 - Lo Diamant Caché, 1e série
 - Camille, 2e série
 - Lo Testament du Commandeur, 3e
 - Une Famille Corse (série)
 - La mort de Pierre Duvernay, 1re série
 - La Folle, 2e série
 - Lo Sacrifice de Germaine, 3e série
 - La Vengeance, 4e série
 - La Justice de Dieu, 5e série
 - Guivéra
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série
 - Le bal Masqué, 2e série
 - Les Deux Sœurs, 3e série
 - Lo Rouvannet, 1re série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vicinou, 3e série
 - L'Homme à l'oreille cassée, 1re série
 - Lo colonel Fougas, 2e série
 - Veu de Haine.
 - 1re série, Lo Chat du bord
 - 2e " La Brule-Gueule
 - 3e " Philopen lo Poulpican
 - 4e " Chouans et Républicains
 - 5e " A coups de fusil
 - 6e " L'Enlèvement de Jeanne
 - 7e " Kernoc
 - 8e " A la Balonnette
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
 - Lo dernier des Trémolin
 - Lo mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Lo crime de la rue St Laurent
 - 1re partie, Lo Meurtre
 - 2e " La chasse à l'Homme
 - 3e " L'Explosion
 - Lo mort d'un Forçat
 - 1re partie, L'Évasion du Bagne
 - 2e " Forçats et Gendarmes
 - 3e " La mort de Rouget
 - Lo condamné à Mort,
 - 1re partie, Lo Mort Ressuscité
 - 2e " L'Echafaud
 - Lo Ecumeurs de Rivières
 - 1re partie, Les débuts du Bossu
 - 2e " A la recherche de son
 - 3e " Père et fils [Pdr]
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant,
 - 1re partie, Lo Crimo
 - 2e " Disparu
 - 3e " Lo Détective et 1re partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie
 - 2e partie, Dans les Mines
 - 3e " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1re série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Lo Fou, 3ème série
 - Lo Mariage ou l'Echafaud, 1re série
 - L'assassin de sa Femme, 2e série
 - Lo Mari empoisonné, 3e série
 - Une misérable fin, 1e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Lo Secret d'une Morte, 3e série
 - Lo Cœur et l'Honneur, 1re série
 - Ivresse du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination
 - 2e série, Un Duel au Mariage
 - 3e série, Les Mariages d'Amour
 - 4e série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1re série
 - Deux Epreuves, 2e série
 - Lo Mariage Rompu, 3e série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Lo Pardon
 - 1re série, Les Fiançailles
 - 2e série, Lo Doyen et l'Honneur
 - 3e série, Les Tempêtes du Cœur
 - 4e série, Un Double Mariage
 - Graziella, 1re série
 - Une Tombe, 2e série
 - Lo Fou par Amour
 - Les Brigands, 1re série
 - Une nuit d'angoisse, 2e série
 - La Maison du Franco, 3e série
 - Lo Beau-François, 4e série
 - Lo Loup dans la Bergerie, 5e série
 - La Rovanche du Vasseur, 6e série
 - Lo Vol et l'Amour, 1e série
 - L'Epreuve, 2e série
 - Lo Malfaitour, 3e série
 - Jo vous tuera!, 4me série
 - Vendue par son Père, 1e série
 - Les angloises d'un Père, 2e série
 - Lo bon Ange, 3e série
 - Lo Coupable, 4e série
 - Une Révélation Périble, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6e série
 - Les chevaliers du coutou, 1re sé
 - La lettre enchantée, 2e série
 - Un Drama dans un puits, 3e série
 - Amour! Amour! 4e série
 - Les Gueux, 5e série
 - La Fille de la Victimo! 6e série
 - La Sentence, 7e série
 - Une Légende Indienne, 1re
 - Lo Sorcier, 2e série
 - La Vengeance d'une Femme,
 - Doux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelins, 1re série
 - Les Ravisseurs, 2e série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4e série
 - Lo Petit Aveugle, 5e série
 - Lo Mariage Forcé, 6e série
 - Lo Calvaire d'un Orphelin, 7e série
 - L'Histoire de Marianne, 8e série
 - La Prison des Fiancés, 9e série
 - L'Eglogue du Cœur, 10e série
 - Une Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup
 - 1e série, Jean Loup [page
 - 2e série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4e série, L'Enfant du Malheur
 - 5e série, Deux Larmes
 - 6e série, L'Oiseau Noir
 - 7e série, Colombe et Vautours
 - 8e série, Lo Commencement de la [Fin
 - 9e série, Lo Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Houquet Fait l'Arrier
 - 11e série, Lo Réveil de Jeanne
 - 12e série, Le Rendez-Vous
 - 13e série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Ruse contre Ruse
 - 15e série, Lo Triompho de la Ca-
 - 16e série, L'Argent n'est Rien
 - 17e série, Les yeux d'une Femme
 - 18e série, Lo Mort Vivant
 - 19e série, Vengeance de Femme
 - 20e série, Lo Vrai Chatiment
 - 21e série, La Belle Dyotrah
 - Lo Dano en Noir
 - 1e série, Lo Dano en Noir
 - 2e série, La Provocation
 - 3e série, Une Pago d'Amour
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé
 - 6e série, Amis et Rivaux
 - 7e série, Lo Réveil d'une Volonté
 - 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire
 - 9e série, Bonheur Perlu
 - 10e série, La Rovanche de Blanche
 - 11e série, Soldats et Bandits
 - 12e série, Douleur d'Amour
 - 13e série, Souffrance Inconnue
 - 14e série, Rayon de Soleil.